



Patrick Cintas

L'Ogresse

roman

dans la RALM

www.ral-m.com/cintas/

site perso

www.ral-m.com/television/

La version « papier » est en vente chez Amazon

A Pascal Leray, avec humour.

Le vin n'a pas raison

Mais il n'a pas tort non plus.

Ode au vin – in Gisèle (P. Cintas)

Avais-je encore l'espoir de la revoir ? Nous nous étions séparés deux fois en dix ans. Il me semblait revivre cette épreuve une troisième fois. Je marchais derrière Anselmo. Il venait de me demander des nouvelles de Cathy. Il la connaissait depuis plus de trente ans. Et chaque été, il lui avait enseigné quelque chose d'utile, considérant que les filles n'ont pas d'autre fonction que l'utilité. Je crois qu'il agissait ainsi parce que la mère de Cathy était morte en couches. Son père était un de ces domestiques qui avait réussi dans l'administration judiciaire. Je ne crois pas qu'il fut jamais magistrat. Ou bien l'était-il et c'était un secret de famille. J'avais eu de la chance de rencontrer Cathy. Sa famille n'avait pas que des secrets. Elle jardinait aussi dans la finance et le terroir. En l'épousant, j'ai quitté la rigole des suées ouvrières pour monter sur l'échelle et contempler moi aussi de là-haut le paysage humain.

« *¡Cuidado !* dit Anselmo. Celle-là est particulièrement venimeuse. »

La vipère entra dans la roche.

« Il y en a beaucoup par ici, dit Anselmo. Beaucoup de culs anglais empoisonnés. C'est dur de marcher ici. Ils s'assoient n'importe où. »

Il fallait le suivre, le vieil Anselmo, tant sur le terrain de la conversation que sur celui de ces montagnes agitées par les vents marins. Plus bas, un ancien moulin avait les pieds dans l'eau. Anselmo avait dit :

« Pas besoin d'avoir une oreille pour comprendre ce qui se passe. Ces barrages sont utiles. On ne va pas se plaindre. Mais la terre n'est pas contente. »

La *Ferme des Orphelins* montra enfin sa toiture grise au bout du chemin. Des eucalyptus la protégeaient des vents. « Le soir, disait Anselmo qui y avait habité comme péon, ils se plaignent. Et la nuit, vous verrez comme tout redevient silencieux. Alors on garde un œil ouvert. Il arrive qu'un des orphelins ait envie de s'amuser. Et il vient vous tirer les pieds sous les draps. Vous verrez ! »

La ferme était inhabitée depuis trente ans. À cette époque-là, Cathy et son père passaient des vacances heureuses dans le moulin. Il n'y avait pas de barrage et la rivière coulait au pied du moulin dont la noria servait encore aux esclaves de cette terre ingrate. Aujourd'hui, le toit était effondré. On n'entrait pas. Et tout autour, les cactus et les figuiers de Barbarie s'étaient installés comme en bivouac. Je n'avais pas connu ces vacances. Anselmo avait un avantage sur moi.

Son bâton fouillait les herbes de chaque côté du chemin caillouteux. De temps en temps, il dénichait un bouquet d'asperges. Il ne le cueillait pas. Il n'était pas chez lui. Et ce serait

bientôt chez moi. Il ne me conseillait pas cette acquisition. Les orphelins revenaient si quelqu'un prétendait dormir dans la maison.

« Vous verrez bien, dit-il. J'ai travaillé toute ma vie dans cette ferme. D'abord pour cultiver le jardin, les fleurs et le potager. Puis pour protéger la maison, le jardin, la piscine, le verger, tout ce que vous voyez. Il n'y avait plus de limite à ce travail. Et j'ai bien failli me tuer à la tâche. Et pourquoi ? Toute ma bonne action fichue par terre à cause de ces maudits orphelins. Ils me harcelaient toutes les nuits. Ma femme m'a quitté au cours d'une crise de nerfs. Elle n'en pouvait plus. Elle est partie avec un ouvrier de Barcelone. Il paraît qu'on vit bien là-bas. Mais aucune ouvrière de Barcelone n'a voulu de moi. Je suis célibataire depuis. Tenté par le viol, je ne dis pas. Ah ces Anglaises ! »

Tous les volets étaient fermés. J'exprimai ma satisfaction de constater que les fenêtres étaient pourvues de cet accessoire. Anselmo marchait toujours devant, écartant les herbes sur ce qui avait été une pelouse. Une tondeuse rouillait sous un arbre. Curieusement, une haie d'épineux avait poussé tout autour de la piscine. Anselmo me fit signe de tendre l'oreille. On entendait le frémissement des crapauds. Il me sembla même percevoir le glissement discret d'un reptile.

« Il y a du travail pour remettre tout ça en état, dit Anselmo. Il vous faudra beaucoup d'argent. Et du temps. Vous n'y habiterez pas cet été. Je peux vous louer un appartement avec vue sur la mer. Vous verrez les petites Anglaises de l'hôtel. Vous ne voulez pas habiter à côté d'un hôtel ? Il n'y a que des avantages. Et le restaurant est très bon. J'aime cette agitation. Vous ne savez pas comme c'est triste d'entrer en hiver. Tout le monde est parti. Les Anglaises qui se promènent sur la plage sont vieilles et alcoolisées. On ne rencontre pas d'amis. Alors je bois beaucoup. Et je ne fais plus grand-chose. Moi qui ai travaillé toute ma vie, depuis l'enfance ! »

Nous étions sur la terrasse. On pouvait voir la mer entre les troncs en feu des eucalyptus. Anselmo s'assit sur une chaise de fer pour me montrer que le mobilier de jardin n'avait pas souffert de l'abandon. Il mima le geste du peintre, s'appliquant à *re-surfacier* la table où couraient des feuilles noires et pointues. Il ne manquait plus que la carafe, le verre et une portion avec un morceau de pain. Il mima aussi cette paresse. Mais d'après lui, je n'en profiterai pas avant le prochain été. Celui-ci était compromis par des travaux colossaux. Il connaissait quelqu'un à l'hôtel en question.

« Tout est réservé en hiver. Il n'y a plus moyen de trouver de quoi dormir si on n'a pas soigneusement planifié son voyage. Ah mais j'oubliais... Vous ne voyagez pas. Vous vous installez. C'est différent. Mais pour cet été, je ne vois que la solution de l'appartement à côté de l'hôtel. Que des avantages ! Ici, vous finirez par vous ennuyer, si toutefois les orphelins ne vous rendent pas la vie impossible.

— Qui sont-ils, ces orphelins ?

— Vous savez comment on devient orphelin... Un accident, la vieillesse, quelquefois le suicide. Mais le parricide, c'est rare.

— Une histoire horrible, je suppose...

— S'ils s'étaient contentés de les tuer... C'est rare, mais ça arrive. Et c'est quelquefois justifié. Tous les parents ne sont pas de bonnes personnes. Je ne leur cherche pas des excuses, d'autant que le Bon Dieu ne leur a pas pardonné. Mais ce n'est pas le clou du spectacle...

— Dites-moi...

— Ils ont mangé leurs père et mère pour effacer toutes les traces. Mais on les a retrouvés dans le trou... vous savez... il fallait bien qu'ils aillent se vider. Et ils l'ont fait ici. Ah si ça avait été moi, j'aurais fait ça dans la mer. *El mar se lo lleva. Dicemos.* Et on a bien raison de le dire. Mais le crime ne peut pas être parfait. S'il l'était, les apôtres nous auraient raconté des blagues.

— Combien étaient-ils, ces orphelins cannibales ?

— Trois. Tlön, Uqbar et Orbis.

— Tertius. Vous badinez. Vous n'êtes pas si cultivé que ça...

— Si vous saviez ce que je sais, vous le seriez moins vous-même. Entrons. »

Anselmo poussa la porte. Nous entrâmes dans une grande pièce à peu près vide. Une poutre épaisse et noire la traversait. Anselmo s'étrangla avec une main et tira la langue.

« Ils les ont pendus là comme des jambons. C'est comme ça qu'ils les ont tués.

— On n'en sait sans doute rien.

— Ça s'est passé ici, sous vos pieds. Ils ont lutté. Mais ils étaient trop vieux pour résister à deux jeunes garçons qui travaillaient à la carrière de marbre...

— Il y avait une fille !

— Si on peut appeler ça une fille. Julia. Elle n'était pas belle. Personne ne couchait avec elle. D'ailleurs, elle aimait les filles. Mais peu importe qui ils étaient. Je vais vous montrer la cuisine où ils les ont découpés, cuisinés et avalés. Ensuite je vous montrerai le trou où... vous savez... »

Je voulais voir les chambres. Il y en avait trois : celle des parents (*el matrimonio*), celle des deux garçons (côté jardin) et celle de Julia qui avait vue sur la mer entre les troncs des eucalyptus. Chacune de ses chambres donnait sur la grande pièce où nous nous trouvions. D'autres portes restaient à ouvrir, dont celle de la cuisine et celle donnant sur le trou. Il n'y avait pas de patio. Côté mer, une terrasse aux dalles de terre cuite. À l'opposé, les jardins, fleurs et potager (qui avaient été l'œuvre d'Anselmo). À droite, l'allée par où nous étions arrivés, donnant sur un chemin non carrossable. Et à gauche, diverses remises dont une ancienne bergerie datant de l'occupation musulmane. Et au-delà d'une certaine distance qui restait à mesurer, la pente rocailleuse qui semblait celle d'un volcan. L'endroit ne me déplaisait pas. Il était isolé, paisible et l'été en faisait un enfer qui justifiait la présence d'une piscine.

« Le moulin est-il à vendre ? demandai-je à Anselmo qui se plaignait de mes moments d'inattention.

— Il fait partie de la propriété. Mais vous n'en tirerez rien. Le maçon récupérera les pierres pour les dalles. Mais il faudra les remonter. Il n'y a plus d'hommes pour ça. Vous avez lu *L'invention de Morel* ? Insensé. Qu'est-ce que vous décidez ? Il y a d'autres acheteurs. Le prix vous convient-il ? Ça nous ferait plaisir d'avoir pour voisin un homme comme vous. »

Je ne savais pas ce que je représentais aux yeux d'Anselmo et de son épouse (ce nous devait l'impliquer dans son désir personnel de me voir persécuté par les trois orphelins), mais je n'avais pas l'intention d'entretenir des relations de voisinage, fût-ce avec le meilleur connaisseur de l'affaire des *Trois Orphelins de Blacos*. Cette histoire ne m'intéressait pas. J'en connaissais moi aussi quelques-unes du même cru. Des histoires plus astucieuses que vraies. Des fables aux saveurs pédagogiques. Comment les avait-il appelés, ces orphelins ?

« Maintenant, dit-il, voyons la cave... C'est là que se trouve tout le matériel de l'exploitation. On y accède aussi par la pente. Car du vivant des propriétaires, nous n'entrions jamais ici. Quand on nous a dit qu'ils avaient été pendus à la « grande poutre », nous n'avions aucune idée de ce qu'elle pouvait être, cette poutre. C'est quand on les a vus fouiller dans la fosse qu'on s'est dit qu'ils savaient ce qu'ils faisaient. Sinon, jusque-là, on les avait pris pour des rigolos. Et ils ont fini par apporter la preuve qu'ils n'avaient pas disparu. Comment expliquer leur présence, sous forme d'excrément, dans la fosse ? Ils ont aussitôt plongé leurs instruments dans le cul des trois assassins. Je vous le dis comme ça s'est passé. Descendons. »

Une des portes qui meublaient les murs de la grande pièce donnait sur un escalier taillé dans la roche. La chaleur y était insupportable. Une lampe à pétrole ou à huile nous guida dans le boyau. Anselmo continuait son récit bifurquant aux angles des anacoluthes qui étaient tout ce qui avait été gravé dans sa mémoire :

« Personne ne passait par là. Comme je vous l'ai dit, on n'entrait pas dans la maison. Nous, on passait par l'extérieur. J'ai découvert cet escalier quand on m'a confié l'entretien de la propriété. Enfin... pour dire la vérité, c'est ma femme qui s'occupait de l'intérieur. Et c'est en ouvrant la porte qui est là-haut qu'elle a appris l'existence de cet accès. Vous ai-je dit qu'à l'époque, je n'étais pas célibataire... ?

— Vous souhaitiez me présenter madame, je crois, tout à l'heure... à l'heure de prévoir de bonnes relations de voisinage...

— C'en est une autre. Je ne les mange pas, mais elles me fuient. Alors je les enferme jusqu'à ce qu'elles trouvent le moyen de s'échapper. Maintenant, on vous accuse de viol pour un oui pour un non. Je regrette d'ailleurs pour Cathy...

— Je vous en prie... non...

— Si, si ! Je l'ai bien connue, vous savez ? Mais ce n'est pas le moment d'en parler. Nous verrons ça plus tard. Il y a des choses que vous devez savoir.

— Peut-être...

— Et des choses que vous devez savoir. »

Anselmo actionna le bouton d'un gros interrupteur électrique. Un vaste hangar fut entièrement éclairé. Il était encombré de matériels agricoles en tout genre. Anselmo me présenta successivement à une moissonneuse puis à un engin qui avait peut-être servi à fabriquer des saucisses. Il était fier d'avoir servi ces armes qu'il appelait des outils. Il me conduisit à l'endroit où se trouvaient encore les outils de jardinage dont il avait amoureusement entretenu pendant des décennies tant les fers anciennement forgés que les manches toujours luisants des efforts qu'il leur avait communiqués dans la collaboration et la soumission aux rigueurs du travail de la terre. Et tous ces efforts, monsieur, récompensés par quoi ? Il s'effondra une demi-minute sur un sac de terreau.

« Nous passons notre vie à améliorer celle des autres, dit-il en essuyant ses larmes dans un gros mouchoir à carreaux noirs et blancs. Ce qui, en principe, suppose qu'on s'échine à améliorer la vôtre. Voyez le résultat : Je suis toujours moi-même. Tel que j'ai été créé. La même nudité se cache sous ces vêtements qui iront à la poubelle quand ce sera le moment de me mettre sous la terre. Avez-vous beaucoup changé depuis, monsieur ?

— Sans doute. En épousant Cathy...

— Je m'en doutais... Si vous le permettez, nous allons sortir. Vous verrez la pente. Celle que nous gravissions avec nos outils sur le dos. Et quand nous descendions, sous le poids de ces mêmes outils, où allions-nous ? Voulez-vous le savoir, monsieur ? »

La porte qu'il ouvrit était assez basse pour nous contraindre à nous plier. Je supposais qu'une autre ouverture permettait le passage des engins. Anselmo était-il le seul à utiliser cette porte ?

« Certes non ! Nous étions des dizaines de jardiniers. Ce que vous avez vu de nos outils, c'est ce qui reste. Ceux qu'on m'a laissés pour l'entretien une fois le procès terminé et les coupables garrottés. Tout le reste a été dispersé par les héritiers.

— Il y avait donc des héritiers...

— Et Cathy en était. Mais vous ne la connaissiez pas à l'époque...

— Je savais pour le moulin... un peu... »

Dehors, le soleil écrasait de lumière le moindre relief. La poussière s'éleva à la hauteur de mon nez, brûlante et sans odeur. Je déboutonnai mon col de chemise et remontai mes manches, comme si je me préparais à travailler dans ces conditions atroces.

« Il y avait des fois où on ne nous ménageait pas. Il y avait des raisons pour ça. L'homme qui possède soumet ses esclaves aux principes de la terre. Mais rien ne dit qu'il les accepte, ces principes. Il lutte lui aussi contre eux. Il sait qu'ils le tiennent par la peau du cul pour le conduire en Enfer avant qu'on ait eu le temps, nous autres, de nous expliquer avec le gardien

du Paradis. Mais peu importe, n'est-ce pas, que Dieu existe ou pas. Ni que le Pape soit un imposteur comme les autres. L'homme a besoin de l'homme. Sans l'homme, l'homme n'est pas un homme, monsieur. C'est un animal comme les autres. »

Je commençais à comprendre où Cathy avait trouvé ses idées sur tout et sur rien. Nous dévalâmes la pente et arrivâmes exténués dans un enchevêtrement de roseaux et d'arbustes calcinés. L'ombre me sembla plus brûlante encore que la lumière. Anselmo me conseilla de toujours avoir sur moi un mouchoir. Il s'essuyait le visage avec le sien.

« Qu'elle vous en taille un dans un bon coupon, dit-il. Et à la taille de l'effort qu'exige ce pays. Vous n'aurez pas souvent l'occasion de le tremper dans l'eau de la rivière. Pas une goutte. De la poussière à boire. Mais du temps où on nous faisait crever au travail, l'eau coulait doucement et des enfants s'y baignaient en attendant d'avoir l'âge de nous rejoindre sur les terrasses des jardins. Je n'aime pas ce passé, monsieur, mais il y avait de l'eau dans la rivière. Et les touristes de nos plages, c'étaient nos propriétaires eux-mêmes. Pouvions-nous les distinguer des pêcheurs ? »

Au-dessus, je pouvais voir le bord de la route où j'avais laissé ma voiture, en plein soleil. Anselmo m'expliqua avec ses mains comment le carburateur se transforme en petit démon capricieux. Il mima une « sainte » colère. Il connaissait tous les types d'ennuis qu'on peut avoir si on néglige les particularités de cette terre, de ses possibilités d'existence et de son histoire passée et à venir. Il frappa le sol de sa sandale.

« Rien ne bouge, dit-il. Je n'ai jamais rien vu bouger. À part l'eau qui s'en est allée. Et encore, elle menace d'emporter à tout moment le moindre brin de paille ici égaré par l'âme en peine. Un jour, je vous amènerai au bout du fleuve. Nous ne sommes pas loin de la mer. Vous emprunterez ce chemin pour aller à la plage avec les autres. Allons-y demain. Je vous montrerai l'appartement et l'hôtel à côté, les Anglaises nues et le charme des espaces commerciaux. Où coucherez-vous, ce soir ?

— Dans ce même hôtel où j'ai pris une chambre.

— Côté mer, j'espère !

— L'architecte s'est arrangé pour que nous ayons une perspective... oblique.

— Formidable cet architecte ! Je l'ai connu. Un Français. De la culture, monsieur. Toujours un livre en tête. Oui, une vue oblique. J'aime ça moi aussi. Ainsi, chacun peut profiter de la mer. Elle est à nous ! »

Il exultait, Anselmo. Il m'offrit le goulot de sa gourde. Le vin avait un goût de goudron. Il le savait. Il alluma une cigarette.

« Vous devriez fumer, dit-il. Il faut boire, fumer, manger et abuser de tous les plaisirs. C'est une bonne manière de provoquer la mort. Sinon vous partez comme un curé, la main sur la bite et le doute au bout de la langue. Il faut s'empoisonner. Je ne veux pas être un personnage sympathique. Ni le contraire. Je ne veux pas être aimé ni épouvanter les petites filles. Je ne

me souhaite que le bonheur de savoir que je suis l'auteur de ma mort. Une manière comme une autre de s'illusionner sur le sens de la vie. Vous ne trouvez pas ? »

Je trouvais... Nous descendîmes encore. Sur l'autre pente, des arbres verts formaient un bois parfaitement carré. Anselmo me montra la conduite d'eau qui descendait, soutenue par des piquets de béton formant comme les pattes d'un insecte adapté à cet environnement hostile.

« Si vous vous approchez de ces citronniers, vous entendez l'eau. Elle n'est pas d'ici. Elle vient de loin. Ces Anglais savent ce qu'il faut faire pour échapper à la malédiction qui ne concerne que nous. Qu'avons-nous fait pour la mériter ? Je n'en sais rien. Et ne vous avisez pas d'aller cueillir un citron pour étancher votre soif. Les chiens viennent d'Allemagne. Tous les Gitans le savent. Il y a même des caméras. Jetez vos cailloux sur ces engins de malheur, ils retombent dans l'herbe grasse sans faire de bruit, comme des oiseaux morts. Et alors filez le plus vite possible, car les chiens sont lâchés. La terre appartient à celui qui la possède. Et nous ne savons pas si on a bien fait de se révolter pour ne plus appartenir à personne. Voilà le moulin. »

Ou ce qu'il en restait. Trois murs à hauteur d'homme, une poutre couchée en travers, des gravats aux herbes jaunes et raides, de la ferraille semblant combattre d'autres végétations dures et sèches.

« On n'en fera plus rien, dit Anselmo. Mais si vous le souhaitez, il est à vous. D'ici, on voit la mer. Si la poussière le veut toutefois. Pas plus de dix minutes de marche. Vous longez les roseaux pour mettre vos pieds à l'abri des cailloux et de ce qu'ils cachent. Et voilà la plage avec ses touristes et sa perspective de bonheur monnayé. Vous pourrez en profiter tous les jours. Cathy aimait cette course. À l'époque, le moulin était un vrai bijou. Et agréable avec ça. Bien sûr, il était pillé chaque hiver. Aussi, Cathy n'y laissait rien de précieux. Elle emportait même la vaisselle. Il était inutile de fermer la porte à clé, sinon vous étiez quitte pour changer la serrure à votre retour, l'été suivant. Je me rappelle ces déménagements au début de l'automne, à l'époque des pluies. L'eau dévalait la pente et nourrissait le fleuve qui se gonflait. Eaux jaunes du fer arraché à ces surfaces. Un chemin montait vers la maison. Les trois orphelins veillaient au bonheur de Cathy. Il fallait les voir bousculer les péons qui remontaient avec les meubles et les caisses sur le dos. Les parents surveillaient la manœuvre sans quitter la terrasse. Ils aimaient Cathy. Sa mère était une fille de cette terre. Mais elle n'était plus de ce monde pour affirmer sa fierté. Le père de Cathy ne s'occupait pas de ces choses. Il passait l'été avec des femmes et logeait rarement au moulin. Parfois, il s'entretenait avec le vieux Gaspar, le père des futurs orphelins. Ils fumaient un cigare sur la terrasse au coucher du soleil pour limiter la durée de la conversation. Ils parlaient affaires. Ces pentes étaient couvertes de jardins et d'arbres fruitiers. Il y avait beaucoup d'argent en jeu.

Mais ne parlons plus du passé. Il faudrait tout remettre dans l'ordre. Les histoires, les morts, les bonnes actions comme les mauvaises. À quoi bon ? Nous vieillissons plus vite que la réalité. À tel point qu'elle finit par ressembler à nos enfants. Mais pouvons-nous dire qu'il ne s'est rien passé ? Et à qui le disons-nous ? Vous, monsieur, vous en savez assez pour écrire un roman, parce que votre roman ne parle pas des trois orphelins de Blacos. Mais maintenant que vous en savez plus, à quel endroit de votre roman vont-ils agir pour participer logiquement au

dénouement de cette sombre histoire de terre et de sang ? Vous savez quoi ? Cathy manque à notre conversation. Si elle était là, elle en changerait même le ton. Elle en sait plus que vous. Et pourtant, vous avez décidé d'écrire l'histoire qui vous lie à elle pour toujours.

Je ne dis pas que votre idée d'acheter cette ferme est mauvaise pour vous. Mais vous allez entrer dans la complexité des lieux. Tout naît de l'endroit où on ne se trouve pas quand commence l'histoire. Mais vous, malheureux amant de la fille, vous vous tordez les mains sur la scène d'un théâtre en gémissant que tout ce qui vous arrive est absurde, et donc injuste. Quelle erreur ! Alors que vous avez simplement mis le doigt dans l'engrenage. Vous n'allez pas vous perdre non plus. Vous saurez toujours où vous êtes, où vous allez. Vous ne penserez plus à votre lecteur qui lui, impatient et étranger, ne demandera plus son chemin aux passants et aux voyageurs que vous avez créés et évoqués pour lui.

Ôtez de votre esprit l'idée de créer une œuvre d'art à partir de ces lieux. Ici, vous vous éloignez de la comédie humaine pour rejoindre les personnages de votre drame intérieur, le seul qui compte maintenant à vos yeux, car depuis que vous n'êtes plus aimé, vous ne regardez plus dehors, à travers cette fenêtre que vous avez chargée de symboles.

Voilà le chemin dont je vous parlais. Ça ne ressemble plus à un chemin, mais c'était par là qu'on descendait au moulin et qu'on remontait à la ferme. Avant la tragédie des Trois orphelins de Blacos, on l'appelait la Ferme des Scorpions, mais en réalité, c'était la ferme des Morenos. Don Gaspar avait ainsi perdu son nom de famille à cause de la multitude de scorpions qui avaient élu domicile sur les pentes caillouteuses, à l'exclusion des jardins et des vergers. Chaque fois que vous quittiez le gras de l'herbe, vous mettiez vos pieds dans ces endroits dangereux et il vous arrivait au moins une fois pas an de risquer de mourir à cause d'une fièvre carabinée. Vous maudissiez les Morenos, père, mère, enfants et ancêtres, même les plus lointains qui ne s'appelaient pas encore Moreno. Vous haïssiez ce travail de bête et vous ne prononciez plus le nom de Moreno. Il n'y avait que des scorpions dans votre tête au moment de parler de ces gens et de la vie à laquelle ils vous condamnaient. Voilà, monsieur, comment ça a commencé. Ne cherchez pas d'autres prologues. Et celui-là, que vous tenez de moi, faites-en le premier chapitre de votre livre. Je vous parlais de Cathy... »

Nous étions assis au-dessus du lit de la rivière qui n'était pas encore un fleuve à cet endroit, du moins pour moi. Je ne sais toujours pas comment traduire le mot *río* prononcé ou écrit au moment où on ne sait pas si c'est lui qui se jette dans la mer. Les canyons se rejoignent jusqu'aux plages. J'ignorais lesquels avaient servi de lit aux eaux venant de la montagne ou directement du ciel. Cathy, me disait Anselmo, connaissait cette géographie. Mais bien sûr, il était trop tard pour l'interroger. Anselmo savait ce qu'on ressent quand la vie nous éloigne des morts et des anciennes histoires d'amour.

« Du pareil au même, dit-il. Les morts, les ex, c'est de l'histoire ancienne. On en fera ce qu'on voudra. Heureusement que j'ai amené du vin. S'il n'y en a pas assez, je remonterai pour en chercher. Et vous m'attendrez bien sagement. Vous n'avez pas d'assez bonnes jambes, surtout après avoir bu tout ce vin. Cathy ne m'a jamais parlé de ce détail de votre personnalité.

— Disait-elle beaucoup de mal de moi ?

— Pas plus qu'il n'en faut pour rendre le personnage crédible. La croiriez-vous si elle vous disait que je suis sans défaut ? Vous me prendriez pour une invention de l'enfance à l'âge de ne plus en être un, jusqu'à ce que ça arrive de nouveau. Et je vous préviens, je ne suis pas loin de cet âge. Buvez ! Ne vous gênez pas. J'en ai d'autres.

— Vous n'avez pas complètement répondu à ma question... Je voulais savoir si...

— ...si je connais vos défauts ? Ceux que Cathy m'a confiés... Avec la part d'invention que cela suppose. Je l'ai surprise plus d'une fois en flagrant délit de mensonge.

— C'est une championne en la matière !

— N'exagérez pas. C'est vous le romancier.

— Et vous, Anselmo, qui êtes-vous ?

— Je constate que le vin vous prive de votre timidité naturelle...

— N'est-il pas fait pour ça ? Se crèverait-on au travail pour lui si ce n'était pas le cas ? Nous passionnerions-nous pour lui s'il n'était pas en mesure de nous aider à traverser le miroir de nos apparences ?

— Ouille ! Vous allez trop vite, monsieur. Vous n'avez pas encore commencé votre roman. Attendez d'avoir acheté la ferme. Et encore, à ce moment-là, comme je vous en ai prévenu, il vous faudra attendre l'été prochain pour pouvoir y emménager. Cela vous laisse du temps pour semer les graines de votre œuvre. Je ne suis là que pour vous aider à engraisser cette terre, dit le vin. Voilà ce qu'il dit. Buvez encore ! »

Le soleil avait cet étrange pouvoir d'éclairer les choses jusqu'à les faire disparaître. Le ciel était devenu blanc. Je ne voyais plus le soleil. Anselmo décrivit sa courbe avec un doigt. C'était du temps, ce geste, je m'en rendais bien compte. Le fond du canyon avait lui aussi disparu. À la place, une surface éblouissante réfléchissait mon propre éblouissement. Anselmo disparut en même temps.

Il avait dû remonter pour aller remplir sa gourde dont j'avais avalé la dernière goutte. Je n'étais pas mécontent d'être seul, pour un moment du moins. Je n'avais aucune envie de remonter moi aussi. S'il prenait suffisamment de temps, je retrouverais une partie de mon pouvoir sur les choses. Ainsi, la roselière m'apparaîtrait complète, avec la crête jaune de ses roseaux. Pour l'heure, je distinguais un parallélisme vertical qui ressemblait de plus en plus à un mur. Un potager exposait ses alignements à la perpendiculaire. Et entre ce potager et moi, une accumulation de rochers me conseillait de ne pas m'y aventurer. Et puis, avant de partir, Anselmo m'avait prévenu que ce potager appartenait à un Gitan pas commode du tout. Personne ne s'était jamais avisé de toucher à ses légumes. Je serais le premier. Et le dernier, avait ironisé Anselmo.

Il réapparut. Maintenant, il y avait deux gourdes. Il m'offrit la plus grosse. Il avait déjà assez bu. Et s'il buvait encore, c'était uniquement par respect pour moi. Il comprenait que j'eusse

besoin de boire en cette après-midi qui était la première, celle où tout se joue avant de se mettre au travail d'une écriture peut-être trop complexe pour moi.

« Car, dit Anselmo, qu'est-ce que vous connaissez de l'écriture ? À part la fable et la chronique, de quoi est-il question dans ces livres ? Cathy ne le disait pas. Ne me dites pas le contraire ! Elle me l'a dit. Et nous n'étions pas saouls. Cathy buvait beaucoup...

— Elle boit toujours beaucoup...

— Vous avez donc trop bu ensemble. Ça devait se terminer ainsi. Vous avez la chance qu'elle n'ait plus aucun droit sur cette propriété, sinon elle aurait tout fait pour vous empêcher de l'acquérir. Elle redoute l'usage que vous allez en faire.

— Expliquez-moi ça...

— Elle sait que je vais vous parler... de tout.

— Vous savez donc tout ?

— Ce que vous savez n'est rien sans ce que je sais. Et qu'elle sait elle aussi. Si vous n'aviez pas tant bu tous les deux, vous en sauriez autant qu'elle. Et je n'aurais plus aucun rôle à jouer dans cette comédie. Seulement voilà : elle ne vous a rien dit. Ou juste ce qui pouvait être dit. Et vous avez ajouté à cette documentation ce que vous croyez savoir de vous-même, d'elle et de ce qui s'est passé ici.

— Mais je savais pour les orphelins...

— Vous n'avez même pas lu les journaux de l'époque ! Vous ne savez que ce qu'elle vous a dit. N'oubliez pas que vous êtes un étranger.

— Vous ne voulez donc pas de moi comme voisin.

— Vous ai-je dit qu'ils n'ont pas trouvé de traces de ses parents dans le cul de Julia ? »

Je fis non de la tête, étourdi par cette nouvelle anacoluthie, signe que j'étais bien en train d'écouter ce vieil Anselmo que Cathy n'avait jamais voulu me présenter.

« Il y avait forcément de la merde de Julia dans le trou, continua-t-il. Elle chiait comme tout le monde. Rarement dans la nature. Elle utilisait le trou. Le vieux Gaspar était fier de cette cuvette de faïence. Et c'était là qu'elle chiait elle aussi. Alors forcément, quand ils ont récupéré la merde de la fosse, la présence de ses parents l'accusait elle aussi. Comme les deux autres. Il n'y avait pas de raisons. Mais ensuite, ils ont fouillé leurs culs. Et ils durent se rendre à l'évidence : le cul de Julia ne contenait aucune trace de ses parents, alors que ceux de ses frères en regorgeaient. Mais de là à décréter son innocence, il y avait loin. La justice est méfiante, c'est sa qualité. Ils l'ont interrogée sans en tirer le moindre signe d'aveu. Aucune preuve ne l'accablait.

— Ils l'ont condamnée quand même ! Au garrot ! »

Anselmo pressa les flancs de sa gourde. Le vin gicla sur son menton avant qu'il pût en ajuster le jet et il brisa celui-ci avec ses dents. Il avait l'œil presque clos et les lèvres tremblantes.

« Rien ne disait non plus qu'elle n'avait pas participé au meurtre, dit-il.

— Ses frères en témoignaient-ils ?

— L'un d'eux seulement, Marco. L'autre se taisait.

— Que ne disait-il pas... ?

— Que c'était elle qui avait eu l'idée de la pendaison. Elle avait accroché les cordes aux pitons qui servaient à suspendre les jambons. Les jambons, monsieur, étaient sur la table. On n'invente pas de pareils détails. Les parents étaient déjà ligotés...

— Mais par qui ? Il faut définir la responsabilité de chacun. On ne juge pas les gens comme ça, sans recherche. Ce n'est qu'au moment de l'énoncé du châtiment qu'on est libre de placer les coupables sur le même plan : le siège du garrot. Mais avant ce souci d'égalité devant Dieu, on cherche à savoir qui a fait quoi. Et on mesure la perversité de chacun des criminels à l'aulne de ce que chacun a réellement commis...

— Je n'entends rien à ces choses d'égalité et de perfection à atteindre avant de tuer tout le monde avec la caution de l'État. Je vous raconte les choses comme il paraît qu'elles se sont passées. C'est un récit judiciaire que je vous donne. Julia a accroché les cordes comme je vous l'ai dit. C'est en tout cas ce que Marco a prétendu. Et quand le juge a posé la question à Juanito, celui-ci n'a rien dit. Il savait, mais il n'a rien dit. Ni si elle avait accroché les cordes, ni rien sur ce qui s'est passé ensuite. Il y avait des traces de ses parents dans son cul. Ça, il ne pouvait pas le nier, à moins d'évoquer une erreur dans la procédure d'analyse des excréments recueillis dans la fosse. Vous savez ce qu'en dit le singe de plus célèbre d'Espagne : « C'est le meilleur, la science le dit. Et je suis la science. » Vous n'allez tout de même pas critiquer l'esprit d'analyse de cet animal dont l'anis est autrement noble que le modeste pinard que je vous offre !

— Loin de moi cette idée ! Mais tout de même... Ce procès... Cette singerie...

— Mais attendez avant de vous prononcer, monsieur l'écrivain français ! Je ne vous en ai encore rien dit.

— Elle a accroché les cordes... Sous la menace peut-être...

— Je vous préviens, monsieur, Julia n'est pas belle du tout. Si vous comptez sur une aventure sentimentale avec elle, ce qu'elle ne vous refusera pas, ce ne sera pas à l'avantage de votre lyrisme...

— Là où elle est, maintenant, elle ne risque pas...

— Certes, mais vous l'aimez déjà.

— Je n'ai rien dit qui le laisse supposer !

— Elle a accroché les cordes. Elle n'a d'ailleurs pas dit le contraire. Il y avait des traces d'elle sur ces cordes.

— Voilà pourquoi Juanito s'est tu. Il a bien fait.

— Vous en auriez fait autant...

— Que s'est-il passé ensuite... ?

— Ils les ont pendus. En même temps.

— Il y a eu une bataille...

— Vous pensez ! On ne se laisse pas pendre aussi facilement. Surtout par ses propres enfants.

— Je ne vois pas le rapport...

— Il y en a un. La preuve : ils se sont battus. Les trois orphelins portaient ces traces.

— Il y a beaucoup de traces dans cette histoire... Vous ne craignez pas d'ennuyer le lecteur ?

— Ah si je vous ennue, monsieur, n'hésitez pas à me demander de retourner d'où je viens. Je vous laisse les deux gourdes. Vous me les ramènerez vides demain. Ou quand vous voudrez.

— Mais je n'ai pas dit ça ! Continuez. »

Le soleil était au zénith, à peu de choses près. L'ombre dont nous jouissions était projetée par une énorme excroissance rocheuse qui obscurcissait le ciel au-dessus de nous. Anselmo connaissait cette fraîcheur. Il en savait long sur les eaux secrètes de cette terre, mais il avait choisi le vin et il se montrait digne de sa générosité. Son visage était en feu. Je me regardais dans un miroir. Mais à ce stade de la conversation, je me sentais presque heureux. Je dis presque parce que le bonheur me semble aussi illusoire que tous les bienfaits nés de l'imagination en quête d'éternité. Disons que je me sentais bien. J'aurais voulu être ailleurs, mais dans les mêmes conditions de satisfaction. Je ne me sentais pas bien. J'étais en conversation avec le plaisir. Certes, le vin n'y était pas pour rien. D'ailleurs, s'il n'avait pas agi sur moi aussi impérieusement, je serais peut-être remonté avec l'idée de ne pas revenir. Je me connais tout de même un petit peu, malgré ce que Cathy pense de moi. Anselmo dut lire dans mes pensées :

« Votre voiture doit être près de s'enflammer à l'heure qu'il est, » dit-il d'un air si sérieux que je pensais aussitôt au Gitan dont il m'avait parlé.

En effet, l'une de ses tomates était dans ma main. Anselmo me rassura :

« C'est moi qui l'y ai mise. Si Pablo s'en aperçoit, il ne s'en prendra qu'à moi. Je suis si vieux qu'il me respectera malgré tout. Je me fiche de ses insultes. Qui s'en priverait si je lui en donne l'occasion ? Les insultes ne me touchent plus. On peut dire de moi ce qu'on voudra. On n'en dira jamais assez. »

Il éructa bruyamment, m'envoyant le produit de ses fermentations gastriques en plein visage. Je vacillai sur mon derrière, mais il était fermement astreint à la position assise par ma peur de tomber dans les rochers qui nous séparaient du jardin du Gitan.

« Cathy aimait bien Pablo, dit Anselmo. Elle ne vous en a jamais parlé ?

— Elle aimait tout le monde...

— Ne dites pas ça. Elle savait haïr aussi.

— En ce moment, elle ne hait que moi.

— Elle vous l'a dit ?

— Je la connais. Qui est ce Pablo ?

— C'est celui qui possède le potager que vous voyez là-bas près de la roselière. »

Le visage d'Anselmo s'illumina. On aurait dit un de ces tableaux enfumés que les églises accrochent à leurs murs entre les stations. Il répéta plusieurs fois le mot « tigre » puis posa un coude sur un genou, appliquant ensuite le menton sur la main ouverte. Le vent agitait une mèche blanche sur son front.

« Vous pensez peut-être que nous n'avons jamais entendu parler de cannibalisme...

— Tout le monde en entend parler. J'en ai entendu parler.

— Certes, mais on vous parlait des sauvages. L'Afrique chez vous. Et chez nous cette vaste Amérique qui flotte au milieu du plus grand océan du monde et qui semble s'accrocher aux pôles de la Terre pour ne pas dériver sur une rive ou l'autre du grand continent asiatique. »

Il alluma sa pipe dans le creux de sa main. Je ne sais pas pourquoi j'évoque ces détails de mise en scène, didascalie d'un théâtre dont j'étais l'auteur si j'en juge maintenant par l'état d'ébriété de ses personnages. La fumée fut violemment emportée, n'ayant pas même le temps de tournoyer comme je l'aurais imposée à mes spectateurs. Anselmo se rengorgea puis :

« Nous l'appelions le Tigre, continua-t-il. Chaque fois que quelqu'un était mangé, ou que nous pensions, à observer sa carcasse, qu'il avait été mangé, nous savions que le Tigre était responsable de cette horreur.

— Il n'y a pas de Tigre en Andalousie !

— Alors c'était un Mac'Guffin. Qui sait de quoi l'imagination est capable. Vous avez bien une bête dans votre Gévaudan. Un animal conforme à l'horreur telle que vous la redoutez. Cette histoire n'est-elle pas liée au loup qui hantait vos campagnes ? Il n'y avait pas de loup ici...

— Ni de tigres !

— Pourtant, les tigres s’y reproduisent. Et nous avons une explication aussi logique que la vôtre. Comme il vous est impossible d’imaginer un loup extraordinaire, vous le faites habiter par un homme, car seul un homme est capable de commettre de pareils crimes contre l’homme. De la même manière, nous avons imaginé un cirque...

— Un cirque ! Je comprends. Mais a-t-il existé en dehors de l’imagination collective ?

— Vous n’imaginez pas le nombre de cirques que les Arabes ont importés chez nous. Peut-on concevoir un cirque sans animaux aussi légendaires que les tigres, les lions, les boas, les éléphants ?

— Ce sont des animaux bien réels, je crois...

— Ils l’étaient. Et la probabilité d’un tigre échappé de sa cage est énorme. »

Anselmo décrivit un grand cercle dans le ciel avec son bâton.

« Il y a donc autant de chances de tomber sur un lion ou un boa, dis-je comme si je suivais le fil de la conversation pour ne pas en devenir le funambule.

— Ici, nous avons tout mis dans le tigre. Nos amours, nos économies, nos projets, nos guerres intestines, nos trahisons envers la couronne... tout ce que nous possédons finit dans l’estomac ou dans l’esprit du Tigre. Je ne doute pas que d’autres contrées aient choisi l’éléphant. Je n’en ai jamais entendu parler, mais oui je connais des histoires de boas. Elles m’ont été racontées par de lointains cousins. Les boas voyageaient avec les hommes. C’étaient quelquefois de bons compagnons. Mais on n’a jamais entendu parler d’un tigre capable d’aimer les hommes autrement qu’en morceaux. C’est peut-être la raison qui a guidé le choix de nos ancêtres. Il n’était pas question d’entretenir de bons rapports avec le Tigre. C’était à prendre ou à laisser. Et la majorité a décidé que le Tigre serait notre ennemi. Ceux qui n’étaient pas d’accord furent menacés d’être jetés en pâture à l’animal que nous avons créé. Voilà comment l’ordre fut rétabli. Le Tigre mangerait des hommes afin que l’homme n’eût plus à les manger. Nous construisîmes alors une cage faite de solides barreaux d’acier, non pas pour y enfermer le Tigre (il eût été illogique de le capturer pour le rendre à son propriétaire), mais pour lui servir de garde-manger, ce qui ne l’empêchait pas de se servir aussi en dehors de la cage. Cette cage, monsieur, était notre plus beau monument. Nous en étions fiers. Imaginez un endroit clos dans lequel les hommes peuvent entrer pour y perdre leur liberté sans aucun espoir d’en sortir jamais, sauf dans l’estomac du Tigre. Car le Tigre pouvait y entrer et en sortir aussi librement que les papillons qui allaient et venaient entre les barreaux. Mais comme les débris de cadavres attiraient aussi les petits animaux, rampants et autres rongeurs indéclicats, nous creusâmes une fosse tout autour de la cage, après avoir bien sûr évalué la capacité de saut du Tigre. Nous l’observâmes dans la montagne où il était plus agile et précis que les chèvres qu’il dévorait quand l’homme manquait au menu. Nous avons cependant, à la longue, trouvé un équilibre avantageux pour l’une et l’autre partie (le Tigre et nous) en établissant un rapport entre la quantité d’hommes à mettre en cage et la population de nos chèvres. Fort de cette arithmétique, nous observâmes le Tigre. Il ne nous fallut pas longtemps pour calculer la largeur de la fosse, telle que le Tigre pût sauter par-dessus alors que les petits animaux,

épouvantés aussi par la profondeur et le contenu, et par la mort de ceux qui avaient tenté cette traversée, finirent par renoncer à cette aventure devenue périlleuse et sans issue. Pendant que nous creusions cette fosse, le Tigre nous observa à son tour. Il n'était pas assez intelligent pour comprendre nos calculs. Il aurait pu nous effrayer afin de nous empêcher de creuser, mais il n'en fit rien. Nous n'avons jamais su pourquoi. Nous creusions, craignant d'être dévorés avant d'achever cet ouvrage colossal, mais le Tigre patienta, couché sur un rocher, jour et nuit, car nous n'interrompîmes jamais notre labeur. À l'intérieur de la cage, les petits animaux s'empressaient de grignoter les déchets, sachant que nous travaillions contre eux. Les hommes destinés à la nourriture du Tigre, désespérés, ne nous invectivaient pas comme on l'a dit dans les journaux qui colportaient notre chronique. Il leur arrivait même de se laisser croquer par les petits animaux qui s'en prenaient à leurs orteils de préférence. Nous vîmes même un individu condamné pour apostasie offrir son derrière à des rats qui en reniflaient l'anus frémissant sans oser y planter leurs dents. Seules les langues s'agitaient, et les museaux rapides. On venait de loin pour voir ce spectacle : les terrassiers à l'extérieur, verts de peur et l'œil toujours aux aguets, frémissant au moindre mouvement du Tigre sur son rocher ; et les prisonniers qui ne parvenaient pas à mourir de peur et considéraient les petits animaux comme des planches d'une sorte de salut. On écrivit beaucoup là-dessus. Des sornettes, mais aussi de pertinentes pensées sur l'état de la race humaine dans et hors de la cage. Nous eûmes des imitateurs dans le monde entier. On écrivit des poèmes, des contes et des traités documentés comme on les aime à l'université, tant dans l'ancien que dans le nouveau monde. Il y avait de quoi être fier de ce que nous étions. Mais la patience du Tigre avait des limites. Il ne s'approchait plus de la cage, pour une raison ou pour une autre. Par contre, chaque nuit, il se nourrissait de la chair d'un enfant ou d'une chèvre. Quand j'étais petit, et qu'on me racontait cette belle histoire de l'homme avec son tigre, je regrettais de ne pas avoir vécu cette sainte époque. Et dans mes rêves éveillés, je voyais le Tigre éteindre sa soif dans cette fontaine généreuse qu'il sanctifiait de sa salive et que, pour d'autres raisons, nous appelons maintenant la Fontaine des orphelins. Ce n'est pas que nous avons oublié le Tigre, mais nous ne le voyons plus. Même la cage a disparu, à l'occasion d'une guerre ou d'une conquête extérieure, nous ne savons pas pourquoi cette cage ne dresse plus ses fiers barreaux ni même où elle les dressait du temps où les hommes de cette terre savaient que le Tigre n'était pas un produit de leur imagination, mais bel et bien un Tigre de chair et d'os comme vous et moi. Pour autant, le Tigre, même si personne ne peut plus témoigner de son existence, se promène toujours sur nos chemins. Il accompagne notre mémoire pour que nous ne la perdions pas. Et voulez-vous que je vous dise, monsieur ? Aujourd'hui que personne ne peut plus affirmer qu'il existe sans se frotter les yeux pour le voir, et bien notre Tigre a des imitateurs. Lui qui fit office de cannibales pour nous épargner les affres de l'Enfer, voici qu'on l'imité et que depuis qu'il n'est plus là pour dire le contraire, des hommes mangent de l'homme et nous condamnent du coup à craindre le pire pour notre salut éternel. Ne croyez donc pas que l'affaire des Orphelins de Blacos est une exception de notre culture locale. Certes, il y eut un temps intermédiaire, entre la disparition du Tigre et le retour du cannibalisme. Il fallut des années avant que l'idée de ne plus revoir le Tigre fût admise par la majorité. Ensuite, ce fut l'idée d'un retour au cannibalisme qui prit lentement forme. Il est impossible aujourd'hui d'estimer la durée de cette période intermédiaire, mais je vous le demande, monsieur : Est-ce que cela a de l'importance ? Et comme nous n'avons pas tenu la chronique à partir du premier cas de

cannibalisme, nous ignorons les détails de cette affaire. On dit, mais c'est à prendre avec des pincettes, que le cueilleur fut pris d'une telle folie devant le spectacle de la nudité de sa fille qu'il la mangea pour faire disparaître les traces de son crime. Avouons que n'importe quelle histoire de cannibalisme, même sortie de l'imagination, pourrait servir d'introduction à notre ère. Le Tigre ne s'y montre plus. Il a bon dos chaque fois que le doute ne permet pas d'établir le cannibalisme. Mais, à un moment donné, sans doute par mesure de précaution, nous entreprîmes de tenir à jour ce que nous avons intitulé la Chronique du Tigre. Certes, le Tigre n'y est jamais le coupable désigné. Nous pensons secrètement, sans nous livrer totalement à cette théorie, que le Tigre, à l'inverse de votre bête, peut habiter un homme ou une femme pour en faire un cannibale. En ce qui concerne nos orphelins, la question d'une multiplication du Tigre se pose. Ils étaient trois. Et encore, nous soupçonnons le père et la mère de s'être livrés au cannibalisme sur la personne d'un autre de leurs enfants. Je vous raconterai ça, car il en fut question lors du procès des orphelins. Pour revenir à notre Tigre, car c'est aussi le vôtre maintenant, il ne s'est plus montré depuis l'affaire des orphelins. C'est ce qu'on dit. Personne, pas même la justice, n'a expliqué les trois meurtres qui ont marqué le temps qui s'est écoulé depuis. J'ai mon idée là-dessus. Mais vous connaissez comme moi l'hypocrisie des hommes qui ne s'en remettent qu'à ce qu'ils appellent la science. On vous fouille le cul pour en savoir plus. On n'a plus besoin de vous torturer. Ou plutôt, on vous torture si la science est impuissante à démontrer les convictions. Il n'y a pas de justice dans le cœur de l'homme. C'est la haine seule qui structure le malheur des uns à l'avantage des jouissances des autres. »

Après ce long monologue, Anselmo sortit un saucisson de sa poche. Il ouvrit son couteau à manche de corne et tailla dedans une épaisse tranche qu'il m'offrit. Il avait aussi du pain.

« Un peu de sel pour provoquer la soif, dit-il. Je ne conseille à personne de provoquer sa soif s'il n'a pas de vin pour l'étancher. Voilà la sorte d'erreur que nous commettons quand l'esprit oublie le Tigre. Ou quand il n'en veut plus, ni comme explication, ni comme légende. J'en parle en connaissance de cause. J'ai plus d'une fois perdu de vue le Tigre que j'ai en moi. Car il est en nous. Libre à lui de vous inspirer la faim de chair humaine ou de vous laisser tranquille jusqu'à la fin de vos jours. C'est lui qui décide. Ce n'est pas l'homme qui entre dans la peau du loup qu'il a tué pour créer la Bête. Je ne crois pas à cette bête. D'ailleurs, une bête qui mange un homme n'est pas un cannibale. C'est une bête qui mange un homme non pas parce que c'est un homme, mais parce qu'elle a faim de chair. Notre Tigre mangeait de l'homme pour que l'homme n'en mange pas. Une fois cette idée bien enfoncée dans nos crânes de terrien industriels, il est retourné dans son ombre ou, que sais-je, de l'autre côté du miroir. Et il continue de nous observer. Vous vous étonnez, chez vous, que votre bête n'agisse plus, mais c'est logique : vous tuez au lieu de manger. Autre civilisation ou autres coutumes. Ici, le Tigre veille. Et gare à l'homme qui agirait sans lui. Cet étranger, il le détruirait pour l'exposer à nos yeux incrédules. Selon moi, il ferait mieux de s'en prendre aux juges qui sont plus soucieux de pouvoir que d'ordre. Mais je ne suis pas un Tigre. Je n'entrerai jamais dans un homme. Pas comme ça en tout cas, quoique la femme ne soit pas étrangère à mes mœurs. »

Ici, Anselmo éclata d'un rire aussi franc que son regard. Un iguane nous observait entre les feuilles pointues d'un agave.

« J'ai toujours aimé être observé par un animal, dit Anselmo qui redevenait aussi sérieux que l'iguane pouvait le paraître. Bien sûr, il y a une différence entre l'animal qui attend de vous surprendre pour vous sucer le sang et celui qui sait que vous finirez par le nourrir comme tous les jours que Dieu fait et refait avec la même obstination d'idée impossible à chasser comme on chasse la mouche. Elle revient si on ne l'écrase pas. Mais aussitôt qu'elle est écrasée, sur la nappe, le mur ou le carreau, un autre la remplace et on s'habitue, depuis l'enfance, à faire le signe de croix ou à baiser la terre avec son front. Peu importe la manière. Dieu est une mouche. Et son éternité est celle de la mouche. Voilà ce que nous disent les animaux domestiques. Il n'en est pas de même des tigres, de tout ce que l'esprit peut apparenter à un tigre. On les voit ou on ne les voit pas. Tout dépend, me direz-vous, de l'endroit où ils se trouvent : à l'intérieur ou à l'extérieur de soi-même. Et non pas ici ou là. Aux antipodes de la connaissance possible, ils agissent et nous expliquons. Si vous ne comprenez pas cela, monsieur, je ne vous conseille pas d'acheter cette ferme marquée par la griffe du Tigre. Vous n'en obtiendrez que le silence, quand bien même vous vous efforcerez de vaincre la seule trace que le Tigre consent à laisser sur les chemins de la terre : les mots qu'il emprunte pour aller et venir sans avoir besoin de votre avis. Ne vous mettez pas à la place du juge. Laissez le Tigre décider à votre place. Et ne le confondez pas, ô consommateur hypocrite, avec celui que la publicité mettait dans le moteur de vos vacances et de vos précipitations ! »

Autre éclat de rire d'Anselmo, que j'accompagnai d'un sourire crispé. L'iguane avait disparu. J'en fis l'observation à haute voix, alors que je m'étais tu pour laisser toute la place à Anselmo, à son tigre et peut-être aussi à celui que je sentais naître en moi. Pourquoi Cathy ne m'avait-elle jamais parlé de cette légende ? Me parlait-elle quelquefois des racines qui la retenaient encore à cette terre ? Elle n'avait pas fait de difficulté aux autres héritiers quand il s'était agi de partager les biens laissés par les orphelins, dont cette affreuse ferme que je prétendais acheter pour en finir avec moi-même. À cette poutre je me pendrais moi-même. Je n'avais pas besoin de complices pour ça. Et la ferme changerait encore de nom : la Ferme du pendu. Quelle littérature !

« Encore un peu de vin, proposa Anselmo. Nous avons compliqué notre conversation. Ou plutôt, c'est moi-même qui l'ai compliquée. Je vous ai ennuyé. Si c'est le cas, et que votre gourde est vide, prenez la mienne. Je remonte pour remplir la vôtre. Je suis capable de redescendre avec un tonneau sur le dos. Vous ne connaissez pas mon énergie, monsieur. Mais vous apprendrez à me connaître. Nous irons au bout de cette histoire. Est-ce bien moi qui l'ai commencée ? Je m'en croyais l'auteur tout à l'heure, mais est-ce l'effet du vin sur l'esprit qui me pousse à penser que vous en êtes l'initiateur ? Soyons logiques (si, si, j'y tiens !) Tout commence avec votre message : « Je suis intéressé par cette propriété [*et vous le finissez ainsi...*] je suis le mari de Cathy. » Rien sur ce qui motive ce projet d'acquisition, autrement dit sur l'état de votre relation avec Cathy. Nous pouvons en parler si vous voulez. Je n'ai pas besoin de vin pour ça. Ni vous non plus. Ça ne me dérange pas de quitter les territoires du conte pour m'aventurer avec vous dans les pages du roman psychologique. Vous en avez écrit quelques-uns de fameux, dit-on. Je ne les ai pas lus. D'ailleurs je ne lis plus. Je m'invente sans lire désormais. Certes, je ne nie pas l'influence de ce que j'ai déjà lu. J'aurais mieux fait de ne rien lire et de m'en tenir au Tigre de mon enfance. Il m'a si souvent dévoré qu'il me

semble encore ressentir cette douleur atroce. Il n'y a rien de plus intense que ces dévorations. Personne ne pourrait en faire un film. Le Tigre a presque la force du poème. Il ne parle pas de l'amour, uniquement de la haine. Une haine saine comme l'eau. Si vous me dites que le vin est amour, je suis d'accord pour trinquer à cette impure vérité. Pour le temps qu'il nous reste à vivre... Voyons... Moi... disons une dizaine d'années en espérant que ma vieille douleur cardiaque ne se réveille pas à l'occasion d'une tragédie à ajouter à mes annales... Vous, quarante bonnes années. Du moins je vous les souhaite telles, bien que je sache que l'amour est bien plus dangereux que la haine. Dites-moi, monsieur... quelle différence entre dix et quarante ? Qu'est-ce que c'est que trente ans pour le temps du Tigre ? Vous voyez comme je reviens à lui. Ainsi, vous n'êtes ni plus jeune ni plus vieux que moi. Nous appartenons au même temps. Mais l'un parle de haine alors que l'autre se cache la face dans les draps de l'amour !

— Je crois que nous avons trop bu... Enfin... je veux dire moi... je ne sais pas pour vous. S'il m'arrive d'entrer dans le loup après l'avoir tué, je prendrais le temps de penser à votre Tigre. Il me sera désormais impossible de ne pas y penser chaque fois que je songerais à changer de lunettes pour exister...scientifiquement...

— C'est dans une armure que vous êtes entré, mon ami. Vous ne vous imaginez pas le bruit que ça fait quand vous caracolez dans cet environnement de rochers et de buissons squelettiques ! On vous entend de loin. Vous avez ameuté toute la contrée. Vous avez vu l'iguane, mais tous les autres ont échappé à votre attention. Le vin a du bon quand on sait le boire. C'est ce que j'aime en vous, toute haine mise à part.

— Vous me haïssez donc ? Pour Cathy... ?

— Ne parlons pas de Cathy ! »

Juste au moment où j'allais évoquer ses fantômes. Après tout, c'était à elle que je devais cette idée d'acheter la Ferme des orphelins où elle avait passé une partie de son enfance et où elle était revenue tous les ans avec son père. Elle avait donc été élevée avec les trois orphelins. C'était une bonne raison de ne pas parler d'elle. Le visage d'Anselmo s'était durci comme la pointe d'une flèche dans le feu coutumier. Il massait ses grosses joues poilues, n'oubliant pas les lèvres et le nez et, en passant, les paupières qui s'étaient humidifiées. J'ai toujours aimé ces résurgences du passé. Et justement Anselmo me fit remarquer que

« Vous ne savez pas tout. Vous n'en aurez jamais qu'une idée. Vous saurez la dernière version de tel épisode sans pouvoir en apprécier toutes les variations depuis la première. Vous connaîtrez des liens nouant ces fils ici ou là à l'aventure de la mémoire et de l'imposture. J'en saurai toujours plus que vous. Et vous voulez savoir ce que Cathy sait. Et pas seulement de l'affaire, ni du Tigre, ni du travail arraché au cœur de ceux qui en sont morts et humiliés. Mais que voulez-vous... La vie n'est pas organisée. Le cerveau ne l'est pas. La complexité apparente n'est qu'une image commode du chaos. C'est qu'il faut en parler... sinon on devient sourd. Il n'y a rien de pire que de devenir sourd alors qu'on a tout entendu. Je préférerais devenir aveugle plutôt que de ne plus entendre ces voix. Les images n'ont pas d'importance. Et ce qui est dit n'a pas de sens.

— Pourtant, chaque fois que nous ouvrons la bouche, c'est pour dire quelque chose...

— Ou autre chose.

— Je devrais être rentré à l'hôtel et pourtant, je suis ici avec vous, crevant de chaud et l'esprit imbibé de vin. Excellent vin ! Je reconnais la profondeur quand elle s'offre à moi.

— Mais je ne vous ai rien offert ! Vous paierez ce vin.

— Comme vous voulez. »

La joie revenait. Nous pressâmes la peau de nos gourdes, voyant le jet rouge sang rayer le ciel blanc de feu. Il n'y a rien de plus profond que cet étanchement de la soif et de l'angoisse. Est-ce l'angoisse qui exige le vin ? Ou le contraire ? Je ne réfléchissais plus. Je me laissais envahir par ce sentiment d'abandon que provoque l'impossibilité de mesurer la profondeur avec les seuls moyens de la perception et de la mémoire. Il restait du pain et du saucisson. Anselmo me montra son couteau. Il avait tué un homme avec ce couteau. Tout le monde le savait.

« Mais, vous comprenez, c'était un homme seul. Et non seulement il était seul, mais personne n'en voulait, pas même une femme abandonnée avec un gosse sur les bras.

— Pourquoi l'avez-vous tué ? Je suppose qu'il faut une grande et juste raison pour tuer un homme...

— Une femme. Que voulez-vous que ce soit ? Je ne suis pas un homme d'honneur autrement. Vous êtes-vous déjà battu à la guerre ?

— Étrange formulation... D'habitude, on dit : Avez-vous *fait* la guerre... mais n'est-il pas vrai qu'on ne la fait pas. On s'y bat...

— *¡Sí señor !* Et il est rare qu'on soit seul au moment de se battre. On se bat toujours au milieu des autres. Et sous les ordres de celui qui a le pouvoir de vous mettre une balle dans la tête si vous devenez dangereux à cause de la peur, de la mauvaise volonté ou du manque de chance. Trois raisons de vous envoyer en Enfer. Il se trouve toujours quelqu'un pour remarquer votre peur, votre révolte ou votre malchance. Vous le voyez venir. À la guerre, il vous fond dessus. Mais ici, entre les jardins et les maisons, il tourne autour de vous comme un vautour. Il sait ce que vous valez. Il sait que vous pourrissez l'existence. Il veut être le héros de votre mort.

— Je suis d'accord !

— *¡Vaya con Dios !* D'ordinaire, on meurt parce que le moment est venu. Mais le héros n'attend pas ce moment qui vous appartient. Il interrompt la série des faits et gestes qui témoignent de votre peur, de votre révolte ou de votre malchance. Et vous ne pouvez rien contre sa volonté. Alors vous le voyez. Il apparaît entre le soleil et la nuit. Si c'est la peur qui vous ronge, vous tremblez. Si c'est la colère, vous ruminez. Et si c'est la malchance, vous tentez encore de gagner en jetant les dés pipés du malheur sur sa face haineuse.

— Vous étiez le guignard, *el Desgraciado*...

— Vous me voyez dans la peau d'un peureux ?

— Pourtant, votre révolte...

— Il n'y a pas de révolte qui tienne ! J'étais l'infortuné, l'abandonné, le sans femme... Il l'a tout de suite remarqué.

— Et pourtant, c'est vous qui l'avez tué...

— Qui vous dit que je suis moi ?... J'avais déjà égorgé des chèvres, saigné des cochons, aidé à mettre bas... Même qu'une fois j'ai ramené sur mon vélo une fille qui saignait et qui se demandait pourquoi « ça saigne. » Nous avions le même âge. Les femmes m'ont renvoyé d'où je venais, sans explication. On ne m'a même pas accusé. Il faut dire que la fille s'est expliquée à ma place. J'avais bien agi, mais maintenant, « ¡fuera ! » Assez d'explications. Retourne là-bas, d'où tu viens, le *barrio bajo*, celui des hommes et des femmes qui n'ont pas besoin de leur esprit pour mener à bien les travaux quotidiens. Notre Père qui nous donne le pain de chaque jour, pourquoi faut-il le payer si cher ?

— C'est là un signe de révolte ! Vous vous révoltiez aussi. C'est ce qui explique votre malchance. Non... Ce n'était pas de la malchance. C'était la conséquence logique de vos rébellions. On vous punissait. Une charge à ajouter aux travaux obligatoires.

— Encore heureux que vous ne parliez pas de ma peur... Je vous en remercie... Il n'est jamais agréable d'entendre parler de notre propre peur.

— Vous me fermeriez la bouche !

— Pas quand vous l'ouvrez pour accueillir ce jet rouge sang sur fond de ciel blanc !

— Continuez...

— Que je fusse peureux, insoumis ou malchanceux, peu importe maintenant que c'est fait. Il était venu pour me tuer. Et il avait une raison me vouloir mort. Je me souviens de cette soirée comme si c'était hier. Savez-vous comment voir le soir en plein soleil de l'après-midi ?

— Je ferme les yeux et j'imagine...

— Pas du tout ! Les yeux, ne les fermez pas tout à fait. Et voilà le soir de notre belle et cruelle contrée. Est-ce que l'ombre me mange ?

— Je vous vois encore. Je sais que c'est vous. Mais les larmes me viennent aux yeux. Je ne vais pas pouvoir les fermer à demi aussi longtemps que durera votre récit. Je pense que je vais les rouvrir.

— Ouvrez vos oreilles surtout. Peu importe la réalité du soir qu'on peut voir en plein soleil. Ce qui compte, c'est que cet homme voulait me tuer. On ne tue pas sans raison, à moins d'être fou et encore... dans ce cas la raison porte le nom de la folie. Il tenait un fusil et il était chargé

et armé. Il n'avait pas pris la précaution de se déchausser avant d'entrer chez moi. Il était sûr que je manquerais encore de chance et qu'il n'avait qu'à laisser faire la sienne. D'un coup de pied il a ouvert la porte de ma chambre. L'ombre s'est éclairée. Ce n'était pas le silence qu'on déchirait. L'ampoule du plafond, qui était éteinte, vola en éclats. Il restait une cartouche. Pourquoi avait-il visé le plafond ? Je suis sorti tout nu de mon lit. J'étais peureux. Je ne trouvais pas la fenêtre. C'est un trou percé dans le mur, sans vantaux ni barreaux. Je vis le rideau s'agiter. Cette fois, les plombs m'effleurèrent. Il m'avait visé. Et c'était le rideau qui était emporté dans la cour où un chien se tenait raide comme s'il était mort lui aussi. J'avais de la chance. J'entendis les deux autres cartouches entrer dans le canon. Le claquement qui suivit me fit apparaître un doigt sur la détente. Personne ne venait. Qui va venir si l'homme qu'on chasse comme une bête n'est pas capable d'une assez grande colère pour dominer sa peur ? Je sautai par la fenêtre. Le chien était mort. Le tueur de guignards avait pris la précaution de l'égorger. Un chien qui ne faisait de mal qu'aux chats. Je courais. Je m'écorchais les pieds. Je n'avais pas froid, malgré la nuit. Je suis descendu jusqu'à la citerne avec l'idée de plonger dedans. C'était une idée stupide. Mais quand je suis arrivé à la fontaine (qui portera plus tard le nom de Fontaine des orphelins), il n'y avait personne sur le chemin. J'ai attendu. J'ai attendu peut-être longtemps. Personne n'était sorti. Pourtant, deux coups de feu tirés dans la nuit vous scient le sommeil aussi facilement qu'on vous arrache au rêve pour aller travailler. C'est alors que je me suis senti humilié. J'étais tout nu dans la nuit. Je m'étais pissé dessus. J'en avais les jambes glacées. J'ai senti mon odeur d'animal chassé de son territoire. Je suis remonté.

Ma maison était redevenue aussi calme que s'il ne s'était rien passé. La Lune éclairait l'ombre. J'ai rampé comme un serpent, laissant ma trace humide dans la poussière. Cette fois, c'était la sueur. Je vis ma porte. Elle était ouverte. Il n'y avait pas de lumière à l'intérieur. Rien que ce rectangle noir debout à la place de ma porte. Il me fallait une arme. C'était la colère cette fois.

Je ne pris même pas le temps de m'habiller. Cet homme qui me haïssait pour de bonnes raisons me trouverait en face de lui. Il aurait l'occasion de me voir en état de faire l'amour à n'importe qui, homme ou femme, animal ou enfant. J'étais le Diable. Je suis donc allé chercher mon couteau. Je ne le rentre jamais dans ma maison. À l'intérieur, où je mange quand je ne suis pas de service, je me sers d'un autre couteau. Il y a couteau et couteau. Chacun son office.

— Vous aviez déjà tué quelqu'un ?

— Jamais. Il nous arrive de nous défier. Mais qui va provoquer un pauvre diable comme moi ? Je m'exerçais avec les ombres. Je plantais mon couteau dans l'écorce des chênes, qui est tendre comme la chair des enfants. Je savais le lancer, atteindre ma cible et l'affiler pendant des heures de solitude. Je suis allé le chercher. Vous ne saurez pas où. Quand il n'est pas dans ma poche ou dans ma main comme en ce moment, il est où il doit être. Cette nuit-là, il était chaud d'avoir passé l'après-midi dehors. J'ai caressé le fil avec la pulpe de mon doigt. Voilà comment on tue un homme, monsieur, vous qui voulez le savoir.

— Mais la suite ! Que s'est-il passé ?

— Je l'ai tué. J'ai bandé. Et je l'ai tué. Ensuite, je suis retourné dans ma maison. Il n'y avait personne aux fenêtres. Il me sembla même que la nuit s'était obscurcie. Je n'ai pas allumé. Je me suis couché. Le couteau était revenu à sa place. Je n'avais plus qu'à attendre qu'on m'arrête. Cela arriverait le matin. J'imaginai que Cathy trouverait le cadavre en se levant. Elle ne se lève jamais trop tôt. Elle était en vacances. »

Anselmo ne me regardait plus. J'étais abasourdi. Le vin me quitta.

« Voulez-vous dire que le père de Cathy est mort assassiné ? murmurai-je.

— Comme vous le dites. Et je n'ai pas été arrêté. C'est tout. »

Je ne comprenais pas. Cathy ne m'avait jamais parlé d'un meurtre. Mon esprit s'embrouillait, chassant les traces de vin. Anselmo continua :

« Elle a vu le corps allongé par terre. Et la flaque de sang. Elle n'a pas tout de suite compris que la déformation du visage était due à l'absence de la joue droite. Je l'avais emportée dans mes dents. Je ne l'ai pas mangée. On l'a retrouvée près de la fontaine. Heureusement, à cette époque, on ne soumettait pas la viande à des analyses aussi précises qu'aujourd'hui. J'y avais laissé ma salive. On accusa le chien. Voici ce que tout le monde savait : « L'assassin avait égorgé le père de Cathy, le Français. Et le chien, attiré par l'odeur de chair fraîche, était entré dans la maison pour satisfaire sa curiosité. Il en était reparti avec un morceau, la joue droite. Voilà pour la joue. Si je l'avais mangée, les choses ne se seraient pas passées aussi bien. Mais qui avait tué le chien ? L'assassin ? » Voilà comment on se raconte les choses une fois qu'elles sont passées et qu'on n'en sait que ce qui se voit. Ensuite, on a ajouté des commentaires. Et les commentaires renouvelaient le genre.

— Il y était question de vous... de votre conflit avec le père de Cathy... Elle savait.

— Comment ne l'aurait-elle pas su ? Elle attendait un enfant de moi.

— Un enfant ? »

On se serait cru dans un roman de William Faulkner. Le vin ne me quittait pas. Il me harcelait. Je succombais finalement à ses assauts. Anselmo dut se lever pour me remettre dans la position assise, mais plus bas dans la pente où l'ombre nous accueillait depuis le début de l'après-midi. J'avais maintenant le cul sur une herbe dure et le dos appuyé contre un rocher qui me parut étrangement frais. Anselmo aménagea un siège en empilant quelques pierres contre la paroi opposée. Au-dessus de nous, le même rocher s'élançait pour créer de l'ombre. La gourde gicla dans ma bouche ouverte. Anselmo me tenait le menton. Il but ensuite, longuement. Je pris la parole :

« Cathy ne m'a jamais parlé d'un enfant... Elle ne m'aurait pas menti à ce point...

— Elle mentait beaucoup. Elle me mentait. Elle mentait à son père. Elle avait sans doute menti à sa mère. C'était une famille de menteurs. Mais maintenant, elle était seule. Et en âge de se marier d'urgence avec un paumé dans mon genre. Peureux, ou révolté ou malchanceux. Qui sait ce que j'étais ? Nous avons fait l'amour. Et elle avait l'âge de faire des enfants.

L'homme obsédé par le sexe devrait se contenter de petites filles et de vieilles dames. Mais non... Les petites filles sont des jouets et les vieilles ne jouent plus. Il a fallu que Cathy arrive à cet âge où la femme commence à exister. Et même à exiger de l'homme qu'il se montre à la hauteur de sa féminité. J'étais jeune moi-même. Il y avait d'autres filles, mais elles n'étaient pas pour moi. On ne donne pas sa fille à un type qui n'a pas de chance, ni au jeu ni à autre chose. Je travaillais dur pour oublier que je ne savais pas faire autre chose. Je ne sais pas comment c'est arrivé... »

Anselmo s'interrompt pour réfléchir. Je croyais voir les souvenirs dans le bleu de ses yeux. J'étais fasciné par son pouvoir d'invention. Car tout ceci était purement imaginaire. Je n'étais pas assez saoul pour tomber dans le panneau. Mais ça ne me déplaisait pas d'être sur le point de devenir un personnage extrait d'un esprit en proie à une angoisse sans doute impérieuse. N'avais-je pas moi-même enduré les affres de cette mort en spectacle ? Cathy m'avait sauvé de ce désastre annoncé depuis longtemps. Anselmo avait tellement de choses à me dire ! Je ferais le tri plus tard, une fois remis de ces émotions inattendues... Que dis-je... inespérées.

J'ai toujours couru après la joie. Je l'ai vue passer bien souvent. Des inconnus me croisaient comme si je n'existais pas. Je voulais participer, mais étais-je transparent ou inutile ? Anselmo aurait pu me poser la question :

« Mais comment avez-vous rencontré Cathy ? Je ne vois pas en vous un poltron, ni un rebelle, pas même un déshérité de la chance à laquelle tout homme doit goûter au moins une fois dans sa vie s'il ne veut pas partir les mains liées dans le dos comme un voleur. Êtes-vous un voleur ?

— Je n'ai jamais rien volé ! Je ne sais pas planifier mes actes. J'agis au hasard si je me mettais à voler. N'avez-vous pas vous-même planqué le couteau à l'endroit exact où vous le trouveriez si jamais vous en aviez besoin ?

— Vous voulez savoir où je le mets quand la journée est enfin achevée... À quoi bon ? Vous en sauriez plus sur l'assassin, mais rien sur le voleur que vous êtes même si vous n'êtes jamais passé à l'acte.

— Je ne suis pas un voleur, voyons !

— Qui le dit ? Vous ? Ou Cathy ?

— Vous a-t-elle dit le contraire... Je veux dire...

— Ou alors c'est elle la voleuse ?

— Vous la connaissez mieux que moi et... aussi intimement. Nous n'avons pas d'enfant. Qui souffrira de cette séparation ? À part moi, bien sûr...

— Vous ne voulez pas connaître le nom de l'enfant ?

— Vous allez me le dire...

— Je peux tout vous dire... mais vous allez encore croire à une métaphore née dans le cerveau d'un vieux pervers qui ne sait pas faire autre chose que jardiner.

— J'en ai vu de toutes les couleurs aujourd'hui. Ce vin...

— Laissez le vin tranquille ! Ou plutôt non. Ne le laissez pas vous tranquilliser. Je remonterai tout à l'heure pour remplir votre gourde. La mienne est vide. »

L'iguane était revenu. Il nous observait exactement de la même manière. Il n'avait peut-être pas été loin. Son œil lançait de brefs reflets. Reflets du ciel plus que de ce qu'il voyait. L'amas de rochers qui nous séparait de lui recevait l'intense chaleur de la lumière. Et de l'autre côté, après un alignement de cailloux gris, peut-être bleus, le potager du Gitan exhibait une terre noire. L'eau devait s'écouler dans une fissure. Sans cette fissure, pas de potager.

« Il suffit de percer un trou discret dans une des canalisations qui alimentent les vergers plus haut, dit Anselmo qui m'observait lui aussi. Et gare à celui qui s'aviserait de le reboucher. Car il saute aux yeux que si la terre de ce potager est gorgée d'eau, et noire par conséquent, c'est que l'eau est captée quelque part plus haut. Vous savez que le Gitan vous vole votre eau, mais vous ne dites rien. Après tout, ce n'est qu'un petit trou. Et c'est le prix de la tranquillité. Pas grand-chose comme vous voyez.

— Il le tuerait ? Pablo tuerait celui qui possède ces vergers ?

— Il ne les possède pas. Ici, personne ne possède rien à moins d'être banquier.

— Je ne suis pas banquier.

— Vous ne possédez rien encore.

— Vous allez m'en décourager. Pourquoi ? À cause de Cathy ? Montrez-moi l'enfant.

— Je ne peux même pas vous montrer son cadavre ! »

Anselmo éclata d'un rire si puissant que tout le canyon en fut ébranlé. L'iguane disparut de nouveau.

« Mais si vous regardez bien, ricana Anselmo, vous verrez les yeux de Pablo dans la broussaille.

— Je ne vois rien.

— Méfiez-vous de ne pas croiser son regard. Il le prendrait mal. Très mal. »

À force de vouloir les voir, je les vis. C'étaient deux yeux noirs dans le blanc têtard qui perçait l'ombre de la broussaille. Iguane ou Pablo, j'étais bien incapable de me décider. Et pas prêt de traverser le canyon pour m'en assurer. D'ailleurs, Anselmo me retenait par la manche.

« Vous êtes en colère, dit-il. Vous n'avez pas peur et vous croyez avoir de la chance. Voilà ce qui vous tue. Une colère que vous n'expliquez pas seulement par la séparation. Il y a longtemps que vous êtes en colère. Vous avez oublié ce moment crucial. À cet endroit de

votre existence, le temps se plie à la volonté de l'inconnu que vous voyez passer sans pouvoir changer de trottoir pour le rencontrer. Colère de l'homme qui ne veut pas mourir bêtement. Pas plus. Vous n'avez pas eu une seule pensée pour les autres. »

Je ne répondis pas. Je m'étais peut-être parlé à moi-même. Qui étais-je si je n'avais pas l'argent nécessaire à l'achat de la ferme ? Personne ne m'avait reconnu. Au téléphone, Anselmo s'était montré évasif sur le rôle qu'il avait à jouer dans cette comédie où j'étais l'acheteur étranger, à un détail près cependant : J'étais le mari de Cathy. Or, Cathy appartenait à cette terre. Par le sang de sa mère ou celui de son père ? Voilà que je me posais des questions maintenant... relatives à la profondeur du récit dont Cathy m'avait privé depuis dix ans et qu'Anselmo, nouveau venu pour moi, me livrait comme il s'appliquait à faire jaillir le vin de la gourde. Jet au fond de la gorge, puis les dents le sectionne en même temps que les mains relâchent la pression sur la peau. Depuis le début de l'après-midi, j'avais refait ce geste une telle quantité de fois que j'en étais devenu le spécialiste. Anselmo ne me corrigeait plus en soutenant mon coude. Maintenant, il me regardait rafraîchir ma gorge. Ensuite, il reprenait le cours de la conversation. Ou il l'avait changé et je m'embrouillais dans mes recherches à la fois de l'origine et de l'issue de son récit. Nous passons beaucoup de temps en conversation, surtout si nous sommes seuls. Surtout si nous venons d'être jetés corps et âme dans le puits de la solitude. Mais j'étais loin d'en toucher le fond.

« Mais le père pouvait aussi bien être Pablo... grogna Anselmo tandis que le vin atteignait mes profondeurs. Je ne vous surprendrai pas en vous disant que Cathy collectionnait les hommes. À cette époque, je n'en étais pas, un homme. Pablo non plus d'ailleurs. Je n'entretenais aucun rapport d'amitié avec ce Gitan. Il était sauvage comme le Tigre. Il se battait avec lui tous les jours, mais pas pour le tuer ou être tué par lui. C'était pour lui le moyen d'augmenter sa force physique. Le fer de son couteau ne rencontrait pas les griffes du fauve. Un bras de fer en quelque sorte, comme deux marins qui se revoient pour parler des mêmes femmes. Voilà ce qu'était Pablo. Et moi, malgré une beauté physique évidente, je ne courais pas les filles. Je me contentais de les regarder et d'envier ceux qui pouvaient les approcher s'attirer les foudres de la mère ou pire de la grand-mère. Pablo était plus rusé que moi. Il désirait Cathy autant que moi. Il lui donnait rendez-vous dans les hauteurs. Ils arrivaient là-haut en sueur, la peau dégoulinant d'une eau brûlante qu'ils mélangeaient devant mes yeux avides de connaissance. Je ne suis pas. J'étais monté lentement, deux heures avant. Et vêtu de blanc crasseux pour ne pas être repéré. Alors je voyais Cathy sortir du moulin en robe courte, les cheveux dénoués. De l'autre côté du canyon, Pablo se préparait à gravir la pente sans respirer. Il voulait arriver le premier, la surprendre. Je pouvais le voir tapi dans l'ombre de la roche, prêt à bondir comme le tigre qu'il avait en lui. Je retenais moi aussi ma respiration. Et la sueur commençait à venir, mouillant le cou, mon entrejambe, mes mains qui tenaient le couteau tour à tour. Je n'ai jamais su quelle main est la mienne. Ici, les gauchers sont des preuves de l'existence du Diable. C'est peut-être pour ça que je ne me sers que de ma main droite. Mais il m'arrive de ne plus savoir si je sors de l'Enfer ou si je suis sur le point de retourner au Paradis. J'étais trop jeune pour décider de ma foi. D'abord, une fille, me disais-je. Et ensuite, je tuerai un homme. Ou bien l'homme me tuera et on n'en parlera plus. Tout

arrive à l'homme qui avance sans se soucier des conséquences de ses actes. Ni sur lui ni sur les autres. Je vous ressemblais, monsieur. On dirait même que vous n'avez pas vieilli. »

Anselmo cessa de parler pour boire. Il retint le vin dans sa bouche, ce qui le réchauffa. Il le cracha dans la poussière.

« Tant pis pour le vin et tant mieux pour moi, » dit-il sans expliquer son geste.

Et conformément à son style, il sauta par-dessus les péripéties de l'histoire pour se remettre debout et brandir son couteau comme s'il était en face de son ennemi. Je reculai.

« Je ne l'ai pas défié ce jour-là, continua-t-il. Son sexe venait de se vider entre les jambes de Cathy. Elle semblait dormir. Ou elle était morte. Je n'avais jamais vu quelqu'un mourir de plaisir. En principe, un excès de plaisir trouve sa solution dans une crise de larmes. J'attendais. Pablo se rhabilla et partit. Il avait obtenu ce qu'il voulait. Le moment était bien choisi pour lancer le couteau sous l'omoplate de ce dos opiniâtre qui se courbait dans la pente tandis que les jambes retrouvaient leurs traces. J'attendis encore. Cathy dormait toujours. Je jetai un petit caillou dans la poussière de ses cheveux emmêlés. Elle ne bougea pas. À quel moment ouvrit-elle les yeux ? Je n'en sais rien. Les avais-je seulement vus fermés. N'est-ce pas cette fermeture qui signale le sommeil ? La mort surprend plutôt celui qui ne dormait pas au moment de mourir. Je savais très peu de choses de la mort. Les chèvres, les cochons, les poules, les chiens... mais les hommes. Je n'avais assisté qu'aux enterrements, sans en rater un seul. J'avais vu les cadavres souriant dans leur chambre, les seaux remplis de glace, la flamme des bougies, la lumière irisant les rideaux noirs. Aussi drôle que cela puisse paraître, il y avait toujours un miroir dans ces chambres de pauvres. Sur la porte d'une armoire. Ou debout et penché face au porte-manteau. Ou dans la main d'une femme qui luttait contre la calvitie. (Rires) Mais là, à peine plus âgé qu'un nouveau communiant, je vis que Cathy pleurait. Les larmes roulaient sur ses joues jusqu'aux boucles de ses cheveux dans le cou. Ces pleurs silencieux n'invitaient pas l'inconnu que j'étais à prendre le relais de ce qui n'avait été qu'un viol.

— Cathy... Violée ?

— Quelle femme ne l'est pas si elle doute de l'homme ? Tout ce que je savais de certain, c'était que les enfants naissent sans se préoccuper des circonstances qui ont présidé à leur conception. C'est plus tard qu'ils se posent des questions. Je ne m'en posais pas à l'époque, parce que les réponses appartenaient à la rumeur. Mais Cathy, la belle Cathy dont la mère était enfant de cette terre, et à un niveau tel qu'elle aurait pu en être reine si elle avait voulu. Elle avait choisi son homme, celui que j'ai tué, dans un pays étranger au nôtre, loin d'ici. Cathy était née dans ce pays lointain à la langue châtiée. Moi, ces questions de langue me turlupinent. On en parle toujours une, à moins d'être muet. Et les muets sont sourds. Rien à voir avec moi. J'étais né pour comprendre. Et Cathy parlait cette langue. Voilà comment il se fait que je vous parle. J'ai compris ce qu'elle voulait dire dès le premier mot. Car, m'étant approché d'elle, j'avais parlé le premier. Dans la langue que je connaissais. Et elle me répondit dans la sienne. Pourtant, une fois qu'elle eut secoué sa tête encore étourdie, elle me

parla dans ma langue. Je compris qu'elle parlait les deux langues et qu'il ne m'était pas interdit d'en faire autant. Je fis comme si je n'avais rien vu...

— Mais vous n'avez peut-être rien vu ! Qui me dit que tout cela ne sors pas de votre imagination et...

— ...du vin. C'est bien possible. N'ai-je pas travaillé à Hollywood comme scénariste ? Ah si je n'avais pas été un pauvre ivrogne, vous verriez mon nom à tous les génériques dans le genre mélodrame intime. C'était ma spécialité. Un as du dialogue par-dessus le marché. Mais cet enfant occupait toute mon imagination. J'ai fini par me répéter et on m'a dit : Bye, bye, Anselmo ! Me voilà de retour. Il n'y a pas une semaine que j'ai renoué avec mes vieux usages. Moi aussi je veux acheter la Ferme des orphelins. Et j'ai autant de bonnes raisons que vous. »

Il était temps de remonter pour remplir les gourdes. Anselmo se plaignit doucement. Il n'en avait plus la force. Je me levai.

« Où donc allez-vous le chercher ? Je me sens de force, moi. Montrez-moi le chemin.

— Je ne veux pas vous obliger...

— Pas du tout. Mais dites-moi avec qui je dois m'entretenir pour obtenir ce vin. Je ne connais personne ici.

— Il vaut mieux que je vous accompagne. Vous soulagerez mes vieilles jambes en me permettant de m'appuyer sur votre épaule. Nous serons de retour dans pas plus d'une demi-heure.

— Mais pourquoi revenir ? Nous en discuterons là-haut...

— Mais de quoi ? Du vin ? Ça ne se discute pas. J'en ai tant que j'en veux. Il suffit de le payer. Et vous ne savez pas à qui je le paye...

— Vous allez me le dire...

— C'est le vin de Julia ! »

C'est drôle mais, en me révélant l'existence de Julia que je croyais garrottée par la Justice, Anselmo avait sorti son couteau. Son visage grimaçait. La douleur était si intense qu'il en gémit longuement.

« Ce couteau ne vous est pas destiné, dit-il parce que je reculai. Je ne tuerai pas Julia non plus. J'ai trop besoin de son vin.

— N'a-t-elle pas été exécutée avec les autres... ?

— Non. Comme je vous l'ai dit, il n'y avait aucune trace de ses parents dans son cul. Et les accusations de Marco n'ont pas convaincu les juges...

— Il prétendait qu'elle avait elle-même fixé les cordes qui ont servi à pendre ses parents... Je me souviens de ce détail...

— Vous vous souviendrez de tout... si toutefois votre prix l'emporte. Moi aussi je veux cette ferme. J'y ai moralement autant droit que vous. Mais avant de connaître vos intentions, je m'en sentais l'unique propriétaire. Julia m'écrivait des lettres furieuses pour accuser Cathy. Elle savait de quoi elle parlait.

— Mais de quoi parlez-vous, mon vieux ?

— Montons. Nous avons besoin de reboire le vin que nous avons pissé. D'ailleurs, je ne supporte plus cette odeur. Nous avons souillé cet endroit pour longtemps. Vous avez vu l'iguane ?

— Il y a un moment que je me demande ce qu'il veut...

— Les yeux de Pablo. »

Je mis les gourdes en bandoulière sur une épaule. L'autre reçut la main pesante d'Anselmo. Il s'aidait d'un bâton. J'avais laissé le mien quelque part. Nous montâmes lentement. La chaleur nous harassait. Nous dûmes quitter l'ombre pour rejoindre le sol plus sûr du chemin, mais il était pentu et nos sandales glissaient dans la poussière. L'haleine d'Anselmo était épouvantable. La mienne ne devait pas valoir plus. En bas, toujours plus bas, et de l'autre côté du canyon, l'iguane ne cessait de nous observer. Sa tête s'inclinait lentement vers le haut, un cran plus haut chaque fois que je tournais la mienne pour la regarder. Les branches d'un figuier nous invitèrent à une station. Nous n'avions plus de vin.

« Il n'est pas raisonnable de s'arrêter si c'est pour contempler nos gourdes complètement vides. Enfer ! Pas une goutte n'en sort. Et ce n'est pas parce que je m'y prends mal. Je m'y connais. Malgré Hollywood, Hong Kong et l'Italie !

— Vous avez tant voyagé ?

— Toujours en rond. Il faut croire que je ne sais pas faire autre chose quand je suis loin de chez moi. Et à quoi ça m'a servi ? À revenir ? Certes non ! Je suis revenu par mes propres moyens. Julia m'a prévenu qu'il y avait un autre acheteur, sinon, à cette heure, je serai bien au frais dans ma piscine à Bel Air. Julia, mon Antigone.

— Vous n'êtes pas aveugle.

— C'est vous qui êtes aveugle, monsieur. Et c'est Julia qui devrait vous conduire en ce moment. Je vous attendrais dans la bodega, les pieds sur la terre battue et les cheveux dans les toiles d'araignée. Et un verre entre les mains au lieu de cette maudite gourde qui a rendu l'âme.

— Vous voulez dire que leurs âmes ont changé de propriétaire...

— Je ne me sens jamais propriétaire du vin que je bois. Même si je le partage. Je ne l'ai pas encore payé. Vous le paierez peut-être...

— Nous nous entendons bien, il me semble...

— Mais nous nous déchirerons devant le notaire ! Je connais l'être humain comme si j'avais inventé Huidobro et Reverdy. »

Anselmo cassa la branche du figuier sur laquelle il avait compté pour se hisser sur le talus où la fraîcheur semblait plus propice à l'attente. Il jura, jeta la branche dans l'air sans regarder où elle alla glisser puis s'arrêter.

« Je sais ce qu'elle fait, cette branche, dit-il. Elle ne me surprendra pas. Elle a maintenant les bras en croix, crucifiée sur la roche dure et brûlante. La fusion commence. Mais nous n'avons pas le temps d'assister à cette nouvelle version de la Passion. Reprenons où nous en étions. Le vin n'attend pas. C'est Julia qui attend. Elle a hâte de vous connaître. »

Bonne nouvelle, me dis-je sans comprendre ce que me voulait mon inconscient maintenant que nous nous étions rapprochés pour apprécier la situation sans nous fâcher l'un contre l'autre.

« Ainsi, dis-je sans me rengorger, c'est elle la propriétaire de la ferme... si j'ai bien compris.

— Vous n'avez rien compris du tout, comme d'habitude. Il a fallu payer les frais du procès. Les enterrements. Rembourser les emprunts. Soudoyer quelques fonctionnaires aux aguets. Et la ferme a changé de mains. Vous avez vu pour quel résultat. Un désastre. Un monument de la majesté des souffrances humaines réduit à l'état de chose inutile par l'abandon d'une activité devenue non rentable. C'est le destin de toute œuvre, je sais. Mais voir ça de son vivant, c'est une autre douleur. Et c'est la mienne. Julia a servi ces nouveaux patrons, ces tigres. Elle a vécu en domestique tant que l'affaire a rapporté de l'argent à ceux qui étaient venus se perdre ici pour en gagner sur le dos de ceux qui travaillaient pour eux. Puis le temps est venu de se retrouver seul. Qui eût partagé la vie de cette possible complice du plus horrible assassinat dont cette terre peut témoigner encore ? »

Nous étions de nouveau à l'ombre. La roche s'élevait encore très haut au-dessus de nous. Je n'avais pas le souvenir d'être descendu si bas. Anselmo insulta encore les gourdes. Il les secouait sans ménagement. Heureusement, elles étaient accrochées à mon cou. Leurs bandoulières me sciaient la peau. Il se tranquillisa soudain pour dire :

« Le plus horrible, non. Moi, je trouve qu'il est bien plus horrible de tuer un enfant. »

Je rougis.

« Oui, dit Anselmo d'une voix si grave que je le crus enseveli dans les profondeurs de mon imagination. Je vous parle de l'enfant de Cathy.

— Mais il ne peut pas être le vôtre ! Vous disiez que Pablo...

— Qu'il aille au Diable ce Gitan de malheur ! Sa semence est peuplée de cadavres. A-t-on jamais vu un cadavre se reproduire ? Imaginez ce que nous deviendrions. Non... »

Anselmo prit le temps d'aspirer une grande bouffée d'air brûlant. Il ne réfléchissait plus, il voyait. Il n'était pas en train d'inventer une histoire pour m'effrayer. La ferme, je la voulais autant que lui. Avec son tigre, ses cadavres, ses crochets, ses pendus et ses sombres histoires de famille. Mais personne n'est intervenu pour corroborer son récit. Nous n'étions pas dans un tribunal. Je le lui dis.

« Nous sommes en Enfer en ce moment, fit-il en retenant le rire qui secouait sa poitrine sous la chemise crasseuse. Je ne sais pas s'il nous laissera remonter... »

— Vous êtes déjà remonté et vous êtes revenu avec le vin. Et c'est exactement ce que nous allons faire.

— Chercher le vin et redescendre... Vous avez compris que je veux vous décourager. Mais vous êtes plus fort que moi. Plus jeune. Moins crédule que je ne l'ai été toute ma vie. J'en ai avalé de coulevres !

— Comme celle que Cathy vous a inspirée en vous attribuant la paternité de...

— Il n'a pas eu de nom. Est-ce qu'on donne un nom à celui qui va directement en Enfer sans avoir une seule seconde goûté aux plaisirs terrestres ? Je ne sais pas comment elles ont fait, mais les femmes ont provoqué l'accouchement et, contre toute attente, le petit était vivant. Il ne criait pas. Mais il agitait tous ses membres en ouvrant une bouche presque aussi grande que sa tête. Je crois que je n'avais jamais rien vu d'aussi laid de ma vie. Il est né à la ferme, sous cette poutre maudite. Quatre femmes empoignaient Cathy sans se soucier de ses cris. Et une cinquième, la mère de Julia, épouse de Gaspar et mère de Marco et de Juanito... Maudite femme ! Elle disait que Cathy était sa fille et le père de Cathy se taisait, tisonnant la braise dans la cheminée où bouillait un grand pot dont Julia, encore enfant, brassait l'eau et les linges avec un bâton. Je ne me souviens plus de Marco ni de Juanito. Ni de Gaspar. Ici, le Gitan ne pouvait entrer. Mais pourquoi serait-il entré puisque j'étais le père ? La mère de Julia tenait le petit être par un pied. D'habitude, les chiots nouveaux nés, elle les jetait contre le mur et les écrasait ensuite sous son pied. Je me suis interposé. J'ai senti son souffle chaud sur mon visage. Elle me parlait :

« Tu le veux maintenant ? C'est une créature du Diable. Elle ne recevra pas le baptême. L'Enfer, c'est par ici ! »

Et l'enfant est allé se fracasser les os et les tripes sur le mur. La tache de sang n'était pas si grande que ça. Le tas de chair et d'os a formé un petit tas rouge et noir sur le sol. À l'époque, il était en terre battue. La flaque n'a pas eu le temps de se répandre.

J'étais paralysé. Je voyais le cadavre minuscule, écartelé, sans un signe de vie. Il valait mieux pour lui. Gaspar (je m'en souviens) a jeté la poudre dans le feu et Julia a reculé, tenant maintenant le bâton en l'air comme si elle pensait se défendre. Je suis sorti.

— Vous ne me dites pas tout...

— Je n'ai pas tout retenu... Peut-être qu'à ce moment-là, je savais tout, mais ensuite, les jours passant, puis les années, il n'est pas resté autre chose de ce drame dans mon esprit. C'est le lendemain (ça, je m'en souviens) que le bruit a couru qu'ils avaient forcé Cathy à manger le cadavre de son fils.

— C'était un fils ?

— J'ai toujours voulu avoir un fils. Je me souviens : C'était le matin, très tôt. Pablo surveillait les femmes qui puisaient de l'eau dans la fontaine. Ensuite, elles remontaient vers leurs baraques dans les hauteurs, plus haut que les vergers. Il avait, comme d'habitude, posé un pied sur le bord du bassin et un coude sur son genou. Alors il regardait en coin dans la direction du hameau. Il ne cessait de rouler une cigarette. Il ne la fumait pas. Il occupait ses mains, mais c'était une façon de montrer qu'il était sur ses gardes. Ce qui s'était passé la veille à la ferme, il était le seul à le savoir. À part ceux qui participèrent à cette ignominie sans nom. Mais lui connaissait le mot qui convenait à ce crime. Il le répétait à mi-voix, jetant le doute dans l'esprit des femmes qui ce matin ne chantaient pas. Il leur avait demandé de se taire. J'étais à la fenêtre depuis leur arrivée. Pablo a fini par me faire signe. J'ai répondu à haute voix que j'étais occupé. Il cessa de me faire signe, ce qui voulait dire qu'il n'avait pas l'intention de se répéter. Je hais la violence de ces hommes qui n'ont peur de rien. J'ai laissé tomber le rideau sur mon visage devenu froid comme le verre des cercueils qui abritent les enfants momifiés de San Martín. Et je suis sorti, une poignée d'olive dans le creux de la main. Dans ces moments cruciaux, on a besoin de contenance. Lui sa cigarette à moitié roulée. Et moi ces olives dont je crachais les noyaux dans la poussière. Je savais que je devais me hâter. Et ce n'était pas la peur qui ralentissait. Je n'avais plus peur. Je crois que c'est comme ça que j'ai commencé à oublier ce que j'avais vu. Notez que je n'avais pas tout vu. Si Pablo exigeait un récit complet, il pouvait aller se coucher ! Je savais ce que je savais, moins ce que j'avais oublié. Une fois arrivé à sa hauteur, j'aurais pu lui lancer au visage : « Je ne sais pas tout. Contente-toi de ce que je sais. Et va te renseigner ailleurs. » Il lâcha la cigarette qui s'éparpilla par terre. Le papier demeura immobile. Il n'y avait pas de vent ce matin. Rien pour emporter nos souvenirs. Mauvais signe. Son chapeau formait une ombre sur son visage. Et le soleil faisait le reste. J'ai toujours vu l'ennemi, ou l'homme dangereux, de cette manière : mi-ombre, mi-lumière. Un vrai plan de cinéma. Vous ai-je dit que je suis scénariste à Hollywood ? Si j'ai ajouté, pour la frime, que je vis à Bel Air, effacez ces traces. Je ne sais pas toujours ce que je dis. Bref, pour revenir à ce matin dangereux, j'étais sur le point d'en finir avec la honte. Le couteau du Gitan m'ouvrirait le cœur. Voilà ce que je voulais savoir. Je ne souhaitais pas revoir Cathy. Je le dis. Et Pablo sourit, montrant toutes ses dents, et sa gencive rose comme la peau d'un bébé. Son nez s'était plissé. Les narines exhibaient leurs poils. Je ne vis pas tout de suite qu'il me faisait signe de m'éloigner. Ce matin, il avait décidé non seulement de ne pas me parler, mais aussi de m'épargner. Il n'en voulait qu'à la mère de Julia. Il savait ce qu'elle avait fait. Mais n'était-elle pas la mère de Cathy, si la rumeur disait vrai ? »

Anselmo s'interrompit. Il fit mine de reprendre la marche, mais il renonça à cause d'une douleur dans le genou.

« Vous allez trop loin, dis-je en ricanant.

— Mais je ne vais nulle part, monsieur ! Mon genou se rappelle soudain une vieille blessure...

— Je parlais de toute l'histoire... Vous ne réussirez pas à m'effrayer. Je veux cette ferme. J'en ai besoin. Pour moi, elle ne contient rien. Et c'est justement ce que je recherche. Un endroit vide de tout.

— Mais celui-ci n'est pas vide du tout ! Quand bien même j'échouerais à le compléter avec ce que je vous raconte, il n'en reste pas moins que l'affaire des Orphelins de Blacos est véridique. La Justice le confirme. Ce sont les minutes du procès qui s'égrèneront dans le silence. Vous ne serez jamais seul. C'est déjà quelque chose. Et non pas rien. Si j'en rajoute, vous n'êtes pas forcé de m'écouter. Vous pouvez même considérer que j'invente. Mais si je voulais vous effrayer, monsieur, je m'en tiendrais à ce que tout le monde sait...

— La Presse...

— Ce qu'elle en dit et ce qu'elle suggère. Je vous propose d'en savoir plus...

— À quoi bon ? Je ne reverrai plus Cathy.

— Mais vous ne m'oublierez pas. »

Nous nous toisâmes pendant un long moment. Cet homme avait l'habitude des combats, mais je le soupçonnais de chercher à les truquer avant de s'engager clairement. Le vin accompagnait ces préliminaires. En avait-il bu autant que je croyais ? Ignorait-il que je n'avais pas les moyens d'acheter cette propriété ? Cathy le savait.

« Et vous, Anselmo, entretenez-vous des rapports avec Cathy ?

— Comme vous le savez, le seul rapport que j'ai eu avec elle, c'est Pablo qui s'en est chargé. Depuis, il s'est transformé en iguane. Vous le voyez ? Il nous observe sans se fatiguer de ne rien comprendre à ce que nous complotons.

— Mais je ne comploterai rien ! Vous n'avez pas répondu à ma question. Vous l'aimiez bien Cathy. Elle m'a souvent parlé de vous... mais jamais d'Hollywood.

— J'ai parlé avec elle au téléphone. Hier soir.

— J'étais sur la route... Toute la nuit.

— Voilà qui explique votre air fatigué...

— Ça et le vin. De quoi avez-vous parlé ?

— De l'argent qui vous manque pour acheter la ferme.

— Forcément ! C'est elle qui l'a ! »

Un accès de colère. La conversation avait tourné au vinaigre. Je m'étais assis pour cacher mon visage dans mes mains. Anselmo retrouva son souffle. Son genou ne le faisait plus souffrir. Il triomphait.

« Vous voyez, dit-il, je sais pour l'argent. Alors pourquoi chercherais-je à vous effrayer dans le but de vous pousser à renoncer à cet achat ? C'est moi qui l'achèterai, cette ferme. Pas vous.

— Mais vous me harcelez ! De la part de Cathy ?

— Que non ! Elle n'y est pour rien. Je n'ai pas d'autre raison que de vous dire tout ce que je sais de la vérité. Vous savez comme moi que la vérité judiciaire est un arrangement commode pour tout le monde, y compris pour les condamnés.

— Ils ont été garrottés, tout de même ! Quelle mort atroce !

— Parce que suspendre ses propres parents par le cou et les manger ensuite n'est pas atroce peut-être ! »

Anselmo venait de hurler, à tel point qu'il provoqua un écho, phénomène fort rare en ces lieux, Cathy me l'avait dit. Il se reprit, regrettant de ne rien avoir d'autre que sa salive pour humecter sa langue aux abois. Il me flatta l'épaule.

« Seul Marco a été garrotté. Il lui en a fallu, du temps, pour mourir ! C'est du moins ce qu'on a raconté dans les journaux. On aime assez que le méchant souffre un peu avant de payer.

— Et Juanito ?

— Chez les fous. Il est encore de ce monde. Complètement fou, mais vivant. Julia lui rend visite une fois par mois. Je l'ai accompagné... disons... trois fois. Ça m'a suffi pour être bien renseigné sur le personnage. Personne n'en fera jamais rien. Il ne s'exprime pas, ce qui ne l'empêche pas d'écouter. De temps en temps, il fait mine de s'étrangler. Ça la rend folle. À Julia. Elle vous en parlera. Elle peut vous parler d'un tas de choses que j'ai oubliées ou que je n'ai jamais sues. Mais est-ce que vous voulez en savoir plus maintenant que vous savez que je connais l'état de vos finances ?

— Je trouverai l'argent.

— Vous ne le trouverez qu'entre les cuisses de Cathy...

— Je vous interdis ! »

Je m'étais brusquement remis debout pour frapper le visage moqueur d'Anselmo, mais sa main s'interposa. Il allait me rompre le poignet. Il me força ainsi à me rasseoir. Ma subite colère s'éteignit.

« Je ne suis pas venu non plus pour vous détruire, dit-il.

— Vous m'avez bien saoulé...

— On n'en meurt pas. Et encore, vous n'en êtes qu'au début.

— Au début de quoi ?

— Au début de ce qui va se passer quand je ne serai plus là pour vous raisonner.

— Mais je n'ai pas besoin qu'on me raisonne ! Surtout par personne interposée !

— Je ne suis pas personne !

— Tu es Cathy ! »

J'avais envie de pleurer. Toute cette vie fichue en l'air à cause d'un caprice... J'étais si loin de chez moi ! Nulle part peut-être. Jouet de l'imagination de Cathy. Ou de tout autre fantôme rencontré en buvant.

« Où est passé l'iguane ? demandai-je sans mesurer toute l'angoisse contenue dans ce mot.

— Il aura traversé le canyon pour nous rejoindre. Je l'entendrai s'approcher. Vous, vous n'entendrez rien. Vous ne connaissez pas ce pays. Il faut le connaître à fond pour pouvoir en parler. Ne prenez pas la peine de tendre votre oreille française. Elle ne vaut rien ici. Oreille de musicien éduquée dans la mesure. Est-ce qu'on construit de pareils endroits à la baguette ? Je ne gagnerais plus ma vie si c'était le cas. Nous avons besoin de vin, vous et moi...

— J'en ai assez bu... Je vais rentrer à l'hôtel. Je repartirai demain. J'oublierai tout ça.

— Pas facile de détruire ce qui a existé parce que c'était nécessaire...

— Je vais arrêter de boire. Tout de suite ! Et je vais redescendre pour effrayer ce maudit iguane !

— Retourner en Enfer ? Vous n'y pensez pas. Je suis venu vous en sortir. Je ne suis là que pour ça...

— Dites-moi que Cathy nous attend chez Julia... »

Anselmo éclata de rire en me voyant prostré à genoux, les mains jointes comme si je m'étais soudain mis à croire aux balivernes inventées pour me contraindre à la sagesse commune. Il n'était pas assez fort pour me relever. Il soufflait sur ma tête. L'iguane rampait quelque part.

« Nous ne sommes pas faits pour tout avaler, dit Anselmo. Je suis d'accord avec vous sur ce point. Je l'ai lu quelque part dans un de vos bouquins. Ne me demandez pas lequel.

— Vous écoutez Cathy quand elle vous parle de moi. Elle ne dit pas tout. Savez-vous qu'elle se renseigne dans mes livres. Mais je ne dis pas tout non plus.

— Vous préférez lire la Presse. La maudite Presse qui colporte nos mauvais souvenirs. Je ne connais pas le moyen d'échapper à l'Histoire. Nous passons tous par là, même ceux qui prétendent le contraire parce qu'ils sont célibataires et peut-être même puceau. Mais quel être n'a pas tenté au moins une fois d'approcher ce plaisir ? C'est le plaisir qui donne et qui

reprend. Rien d'autre. Nous avons tort vous et moi de négliger le côté obscur du désir. Trop de vérité confine à la justice. C'est mauvais signe pour l'homme.

— J'en mangerais ! » m'écriai-je en riant.

Je me retournai, car il m'avait semblé entendre l'iguane. Mais la broussaille était immobile, toute la poussière à ses pieds. Pourquoi cet homme s'était-il métamorphosé en iguane ? Anselmo n'avait pas justifié cet avatar. Il retourna pourtant sur nos pas. Je ne l'accompagnai pas, ne le lâchant pas des yeux toutefois. Il ne s'éloigna pas autant que je l'avais redouté. Il avait soulevé beaucoup de poussière. Je vis des insectes ramper sur la roche, d'autres traverser le ciel, fugaces et noirs. Plus loin, le figuier semblait vouloir s'arracher à la pente. Pendant un moment, je vis un homme à sa place. Il luttait en grimaçant.

« Vous verrez des hommes partout si vous fixez les choses avec cette insistance de malade, dit Anselmo qui était revenu. J'y jouais quand j'étais enfant. La nuit, ce jeu est encore plus dangereux pour l'équilibre de l'esprit. Que voulez-vous qu'on fasse de vous si votre esprit ne trouve pas l'équilibre à défaut de repos ? Vous finiriez soldat dans une guerre d'Arabes. Mais je n'ai jamais su qui était mon père. Il est important de le savoir, mais cette force nécessaire m'a été supprimée. C'est une sorte d'assassinat, d'où ma proximité avec les assassins, aussi ignobles soient-ils. Et je peux vous dire que les trois orphelins l'étaient.

— Julia aussi ?

— Elle avait accroché les cordes à la poutre, ne l'oubliez pas.

— C'est ce qu'a prétendu la Presse. Nous ne sommes pas, ni vous ni moi, des pisse-copies ni des lecteurs de bas étage.

— Vous oubliez que je suis scénariste. Nous autres, scénaristes, ne bénéficions pas du respect que les académies attachent à l'écrivain...

— Quel écrivain je fais ! Je suis venu jusqu'ici suite à un caprice. Une femme vous quitte et voilà que vous voulez tout savoir sur elle alors que pendant dix ans vous en êtes tenu à sa légende, celle qu'elle entretenait pour vous garder près d'elle.

— Vous voulez vous venger... Construire l'argumentaire du procès en réponse à sa demande de divorce. Je comprends.

— Je suis sûr que vous comprenez. Vous paraissez la connaître mieux que moi. Je ferais peut-être bien de vous écouter.

— Je ne veux pas non plus la trahir...

— Ensuite je vous tuerai... »

J'avais dit ça pour plaisanter, mais Anselmo se rembrunit. Il retrouva son attitude de penseur inquiet du sort qui lui est réservé par le personnage de son invention. Je continuai de rire. Et en même temps, je perdais l'énergie nécessaire pour m'extraire de cet endroit et échapper à l'iguane qui me poursuivait. Anselmo n'avait pas peur de l'iguane. Pour lui, les comptes

étaient réglés depuis longtemps. De quelle manière ? Je n'en savais rien. Voulais-je vraiment le savoir ? Je n'éprouvais plus que de l'angoisse, ce qui m'éloignait des autres, quels qu'ils fussent. Anselmo revint à lui après cette courte disparition mentale.

« Personne ne tuera personne, dit-il. Nous avons assez de morts pour nourrir nos vignes de leur pourriture. Ils sont mangés avant même de retourner à la poussière. Ce sont nos morts. Ils reviendront toujours. Nos vignes en ont besoin. Et nous, nous avons besoin de travailler. Ce que nous buvons nous appartient. »

Il me regarda d'un air satisfait.

« Que pensez-vous de cette métaphore ? jubila-t-il. N'est-elle pas nouvelle ?

J'hésitai. Ou simulai surnoisement un doute indéfini, grimaçant pour signifier qu'il ne le resterait pas longtemps.

« Quoiqu'il en soit, dit Anselmo d'une voix moins joviale, il faut s'en tenir à ce que nous savons parce que nous en avons reçu l'enseignement.

— Ne me dites pas que vous n'inventez jamais... Votre métier de scénariste... À Hollywood ! Et tout ce que vous m'avez raconté parce que vous saviez que je finirais par vous soupçonner d'intimidation.

— Vous ne trouverez pas cet argent. La ferme est à moi. Je ne la partagerai pas.

— Pas même avec Cathy... ?

— Cet enfant n'était pas le mien, comme vous le savez maintenant. »

Anselmo tendit l'oreille. L'iguane, d'après lui, n'était pas loin.

« Et après ? dis-je.

— Vous ne supporterez pas son regard. En tout cas pas d'aussi près. D'un bout à l'autre du canyon, je ne dis pas. Mais le regard de Pablo est aussi dangereux que celui d'un assassin.

— Il n'a donc jamais assassiné personne ?

— Lui ! Un assassin ? Dans ses rêves !

— Cathy l'avait humilié en faisant de vous le père de son enfant...

— Il n'a jamais tué personne. Il est seulement dangereux. Je ne dis pas qu'il ne tuera pas. Tout dépend de ce qui se passe dans le cerveau rampant d'un iguane. Je n'ai jamais vu un animal courir aussi vite sur les rochers du canyon. Pas même mes chèvres !

— Vous êtes scénariste ! À Hollywood...

— L'un n'empêche pas l'autre. Vous apprendrez à me connaître, si jamais vous restez dans les parages. Vous y trouverez une maison à la hauteur de vos moyens...

— Je ne veux pas risquer de tomber sur Cathy. Il n’y a rien de plus atroce que de se retrouver dans ce genre de situation.

— Je veillerai à ne pas inscrire vos noms sur mes cartons.

— Une erreur est vite arrivée. Je la hais.

— La haine guérit de l’amour qui est la seule maladie. Celle qui nous conduit à l’erreur.

— Alors vous êtes ma maladie de l’instant. Ces inventions...

— Mais je n’ai dit que la vérité. Et il m’en reste beaucoup à dire.

— Si nous reprenions notre marche ? » proposai-je.

J’étais inquiet à cause de l’iguane.

« Vous avez de la chance, monsieur, dit Anselmo en riant. Le Tigre n’habite plus ici.

— Pourtant, je croyais...

— Pensez-vous que le Tigre laisserait vivre cet iguane qui offense sa mémoire ?

— Mais il n’est plus là pour la défendre, puisque ce n’est que sa mémoire.

— Ne la regardez jamais dans les yeux. »

Anselmo éleva un doigt pour illustrer l’avertissement. Le vin nous quittait rapidement maintenant. Il était urgent de se ravitailler. Mais ne fallait-il pas d’abord trouver la force de remonter là-haut ? C’était cette faiblesse qui nous retenait. Je pestai.

« Ah non ! s’écria Anselmo. Pas d’injures. Vous pouvez insulter l’Enfer et ses habitants tant que vous n’y habitez pas.

— Mais je n’y habite pas ! Je suis descendu pour...

— Oui... Pourquoi êtes-vous descendu dans cet enfer... ?

— Pour vous suivre...

— C’est ce que vous dites. »

En effet. Je n’avais pas l’intention, ni les moyens, d’acheter cette propriété. J’étais venu pour trouver de quoi alimenter ma rage d’avoir été vaincu par une femme que j’avais aimée pendant dix ans. Et que je haïssais maintenant parce que je l’aimais encore. Mais qu’avais-je trouvé ? Pas de quoi fouetter un chat en tout cas. Je perdais mon temps avec un vieil alcoolique qui n’était pas ce qu’il prétendait être. Il savait des choses, sans doute. Il s’était entretenu, la veille, au téléphone avec Cathy qui lui avait révélé que j’étais sans argent. N’était-ce pas elle qui allait acheter cette ferme ? Elle avait chargé Anselmo d’un pouvoir. Mais pourquoi me saoulait-il ? En quoi était-ce nécessaire à l’accomplissement d’un plan imaginé par Cathy ? Pendant un instant, j’avais pensé qu’Anselmo n’était que le vulgaire

assassin chargé de me faire disparaître après m'avoir humilié avec ses histoires à dormir debout. Mais pourquoi vulgaire ? Pourquoi pas noble au contraire ? Comme le Tigre. Le Tigre revenu de sa planète lointaine pour me donner une leçon de respect dû aux femmes. Et à celle-là en particulier. Elle était outragée. Elle connaissait le Tigre. Il me détruirait d'un coup de patte et mes morceaux nourrirait l'iguane. Cannibale !

« La chaleur va devenir insupportable, dit Anselmo. Je m'excuse d'interrompre vos réflexions, mais il devient urgent de nous désaltérer. Si nous trouvons la force de grimper encore un peu, nous pourrions manger quelques figues de Barbarie en attendant mieux.

— J'ai laissé mon portable dans la voiture...

— Pour appeler qui ? Julia n'en possède pas. Vous ne voulez tout de même pas alerter les autorités ! Je ne vous ai rien fait de mal... »

Après trois bonnes minutes d'un rire sans retenue, nous nous plongeâmes dans un silence à mon avis religieux. Anselmo murmurait sans déranger la paix des lieux. Je ne voulais pas voir le canyon qui s'ouvrait sous moi, de peur d'y rencontrer les animaux que tout alcoolique un peu expérimenté a le pouvoir d'animer des plus imprévisibles mauvaises actions. Je n'étais pas en état de remonter. Et le vin me manquait terriblement. Les deux gourdes pendaient entre mes jambes, retenues par les bandoulières à mon cou. L'odeur du vin et du cuir soumettait mon esprit aux oscillations de mes sens, de ma mémoire et d'une volonté mise à mal par la chaleur et la lumière. J'entendais les atermoiements de l'iguane caché dans la broussaille derrière moi. Je l'imaginai ainsi, hésitante et indocile. Était-ce la première fois que je me confrontais au mépris de moi-même ? Était-ce cela la peur ? J'aurais pu ignorer les avertissements de mon compagnon et m'approcher du gouffre pour évaluer les paramètres de la chute. Pourquoi ce cadavre d'étranger ? me disais-je. Qu'en dirait la Presse si elle reliait cette mort aux orphelins et à Cathy ? Ce n'était pas le champ de notre échec. Jamais je ne me serais imaginé qu'elle eût été mêlée à un aussi sordide événement judiciaire. À quoi bon m'informer dans la Presse ? Quel crédit accorder à Anselmo qui savait que je n'avais pas les moyens d'acheter cette propriété ? Comment revoir Cathy pour exiger des explications ? Pourquoi cherchait-elle à me manipuler alors que c'était elle qui me quittait ? Mon esprit retrouvait ainsi le chemin de la raison, appelant l'angoisse pour lui redonner la douleur et le vin pour cesser d'exister avec les autres. Anselmo n'était pas convoqué, par Cathy, pour me tuer. Et je ne savais pas tuer. J'étais perdu. Avec l'Enfer à mes pieds. L'iguane apparut à ce moment-là. Ses yeux ne regardaient que moi. Je sus enfin que ce n'était pas un iguane. Et je perdis connaissance.

« Je pensais que vous dormiez, mais quand je suis revenu, j'ai vu le sang sur votre joue. En tombant, votre front a heurté le rocher. Vous avez attiré toutes sortes d'insectes. Je les ai chassés. Avec mon chapeau, le secouant au-dessus de votre visage, ce qui vous a réveillé. Vous ne m'en voudrez pas de vous avoir abandonné. Julia a regretté de ne pas vous voir m'accompagner. Elle a rempli les deux gourdes. Et voici que je redescends, chargé comme un portefaix. La chaleur était si intense que j'ai dû m'abriter plusieurs fois sous les arbres, mais plus bas, monsieur, il n'y a plus d'arbres. On se pelotonne, si le corps le permet, dans ces anfractuosités où le serpent guette les petits animaux. Souvent je me suis trouvé nez à nez

avec une de ces couleuvres aux beaux reflets métalliques. Encore heureux que ce ne fût jamais à l'époque des couvées. Mon nez ne serait plus là pour renifler la merveilleuse odeur qui chatouille le vôtre avec la même clarté. Réveillez-vous, si vous dormez. Je vous voyais lutter contre les visions qui affectent l'homme en proie à ses démons. Je connais cet Enfer. Mais je n'ai pas bu autant que vous. Alors il était juste que je remonte pendant que vous dormiez. Votre blessure n'est pas profonde. Je l'ai regardée de près pendant que vous rêviez. L'os n'était pas visible. À cet endroit du visage, la chair n'est pas bien épaisse. Souvent (vous allez me croire pétri de recommencements interminables) j'ai pu observer ces mêmes entailles sur mes tempes ou mon menton, ou plus haut sur le crâne. Nous autres, ivrognes, nous tombons souvent. Et c'est sur la tête que la réalité frappe d'abord. Vous n'êtes pas en état d'apprécier les détails de mon aventure, mais quand vous aurez l'occasion de vous approcher de moi, vous constaterez que je n'ai pas moins de blessures que vous à comptabiliser. Est-ce ainsi que l'on se reconnaît ? Nos pays occupent chacun une face de ce que nous avons la possibilité de comprendre. Pourtant, je vous vois. Et vous me voyez. Tout à l'heure Julia me disait que nous sommes la même circonstance. Nous ignorions l'importance de votre existence. Il a fallu que vous vinssiez ici, pour je ne sais quelle raison, pour qu'on mesure la dimension de votre personnage pris dans les filets d'une histoire dans laquelle vous n'eûtes pas à lutter comme nous le fîmes pendant des années. Vous êtes peut-être la conclusion, disait Julia. J'espère que vous serez remis avant ce soir afin de la reconnaître comme je vous connais. Elle est impatiente de vous poser les questions qu'elle tient bien au chaud dans sa tête depuis que Cathy vous a épousé. Et c'est maintenant que vous arrivez. Sans elle. Parce qu'elle vous a quitté. Avez-vous au moins tenté de l'aimer encore au lieu de vous mettre à la haïr en plein milieu de sa plaidoirie ? Julia disait qu'on agit toujours trop vite. La Justice a douté de sa participation au meurtre de ses parents. Mais Julia n'est plus d'avis de nier cette vérité trop lourde à porter alors que la mort n'est pas loin. Savez-vous ce que c'est de savoir qu'on ne vivra pas aussi longtemps qu'on a vécu ? Julia vous en parlera mieux que moi, mais pour ça, il faut vider ces gourdes et ensuite remonter joyeusement. Il faut que ce soit avant la tombée de la nuit, car Julia, qui est vieille et percluse de douleurs, se couche dès que le soleil n'éclaire plus l'intérieur sinistre de sa maison. Vous verriez les coupures de journaux. Il y en a plein les murs. Couvertes de chiures de mouche. Le papier a jauni. L'encre s'est épanchée, troublant la vision. Toute la sainte journée à lire sans pouvoir faire autre chose. Vous ne savez plus de quel côté vous tourner pour avoir la paix. Inutile de fermer les rideaux. Le soleil trouve toujours le moyen de pénétrer dans votre ombre artificielle. Il n'y a que la nuit que le repos est possible. Alors Julia dort. Et je dors à ses côtés. Nous voilà tout nus l'un contre l'autre. Nous pouvons rêver ensemble jusqu'à ce que le sommeil nous replonge dans les complications d'un dossier aujourd'hui enfoui sous des tonnes d'autres paperasses. L'un dort pendant que l'autre veille. Et ainsi jusqu'au lever du jour, signe que tout est à recommencer. La Justice ne fait pas son travail, monsieur. Elle aurait dû nous garrotter l'un après l'autre sur la place publique. Juanito ne serait pas en train de pourrir chez les fous, lui qui ne l'est pas. Imaginez le désordre de son existence. Vivre avec les bons citoyens est déjà difficile, mais avec des fous ! Et Marco qui fut le seul à être garrotté, entouré de ses juges, tournant le dos à son bourreau qu'il n'a pas regardé dans les yeux avant de s'asseoir contre le poteau. Imaginez sa terreur, se sachant seul à être tué par la société, la haineuse société qui ne voulait plus de lui alors qu'elle offrait à son frère le confort relatif d'un asile de fous et à nous, Julia et moi, et

Cathy et tous les autres, la liberté de mener notre barque où bon nous semble. Je vous ai vu vous approcher du gouffre. Je ne vous dirais pas le nombre de fois qu'il m'est arrivé de faire semblant en espérant provoquer une saine réaction de mon esprit. C'est ce que vous cherchiez vous aussi, n'est-ce pas ? Mais vous ne l'avez pas fait. Et puis vous avez été emporté par le sommeil et je vous ai cru simplement tombé dans les pommes. Dépêchons-nous de vider ces gourdes. Deux litres chacun, ce n'est rien. Nous avons le cœur solide. Mais vous ne m'écoutez pas...

— Si, si, je vous écoute. Je voudrais ne pas avoir quitté mon pays. Je me rends compte maintenant que j'étais fou d'espérer trouver ici le personnage clé qui explique le caractère erratique de Cathy. Dix ans d'errance. J'ai lamentablement souffert d'attendre une accalmie.

— Qu'auriez-vous fait si le temps s'était bonifié ?

— J'aurais jeté ma barque sur la mer d'huile, je crois.

— Elle vous en aurait empêché. Je la connais. Elle a attendu le paroxysme d'une tempête pour vous jeter par-dessus bord. Je vous vois nager contre les flots soulevés par le vent et je ne sais quelle fureur sous-marine. Avec Julia, c'est différent. La nuit, quand l'un dort, l'autre veille. Et le jour, tandis qu'elle se laisse opprimer par les tourments du passé, je suis dehors avec mes chèvres. Et je n'attends rien.

— Et Hollywood ?

— Je suis seul à Hollywood. C'est une autre atmosphère. Et puis j'y travaille. On apprécie ma capacité de travail. Et sa qualité. Je me demande ce qui m'attire ici.

— La culpabilité.

— Oh je vous en prie ! Pas de leçon de morale. Non... je ne suis pas du genre à m'émouvoir devant l'énormité de la faute. Je n'en considère que l'esthétique, rassurez-vous. J'apprécie que vous vous souciez de moi, mais que ce ne soit pas en moraliste !

— Alors qu'est-ce qui vous ramène ici ? Rien n'y est conçu pour le plaisir.

— Et pourtant, le désir rôde nuit et jour, que vous soyez dans votre maison ou pris au piège de l'Enfer comme nous le sommes en ce moment vous et moi.

— Nous ne trouverons pas la force de remonter si nous buvons ce vin. Deux litres de vin andalou peuvent nous tuer d'une façon ou d'une autre.

— Je vous vois venir, calculateur ! Vous espérez tomber sans l'avoir décidé. Un accident de parcours serait le bienvenu. Mais moi, je m'accroche à ces herbes. Je ne les lâcherai pas avant d'avoir vidé ma gourde !

— À côté ! Permettez que je vous aide. »

Je plaçai le jet bien en face de la bouche grande ouverte d'Anselmo qui voulait rire et boire à la fois, ce qui compliquait la manœuvre.

« À vous, étranger ! Il n'y a pas de raison pour que je vide la mienne alors que la vôtre reste pleine comme si vous n'existiez pas. Voulez-vous que je vous aide ? Ou plus justement dit : Vous avez besoin d'un coup de main. »

Je me laissai faire. Le vin répandit ses saveurs dans ma bouche. Je fermai les yeux pour ne plus voir le ciel. Je crus entendre la broussaille s'agiter sous l'effet de l'iguane. Anselmo aussi tendit l'oreille, l'œil en coin. Il n'était plus question de rire. L'esprit, le mien comme le sien, retournait dans les parages d'un bonheur fragile comme la toile d'araignée qui résiste au vent mais se déchire au passage du promeneur, envahissant son visage surpris en flagrant délit d'écœurement. J'ai toujours aimé suivre ce promeneur patient sur les chemins de la découverte. Encore quelques années d'expérience, et je devenais son modèle. Mais Cathy m'a coupé l'herbe sous les pieds. Je ne veux pas dire que je ne m'y attendais pas. Dix ans, c'est plus que le temps qu'il faut pour savoir ce que l'autre est capable de vous faire, en bien comme en mal. Je me suis laissé griser par les saisons.

« C'est exactement ça ! s'écria Anselmo. Je cherchais un mot pour qualifier ce retour des choses à la même place et à période régulière. Les saisons. Vous me permettrez de placer ce bon mot dans la bouche d'un de mes personnages, même s'il n'est pas de notre monde. Je côtoie en effet des héros. On entend rarement ce type de personnage élever sa voix au-delà du compréhensible par tout le monde. Que dis-je, rarement ! Jamais. Avez-vous entendu un héros s'exprimer en vers ?

— Chez Shakespeare...

— Oui mais alors seulement chez Shakespeare. Ses héros ne sont plus de notre temps. Il y a belle lurette qu'il faut y mettre du sien pour accepter sans broncher l'héroïsme de ces personnages tissés de vers. Nos héros agissent. On ne les entend pas prolonger leurs exploits dans la beauté du vers. Ils exprimeraient plutôt, et aussi sommairement qu'ils éliminent l'adversité, les idées politiques du conservatisme en usage. Sommes-nous des héros nous-mêmes ?

— Vous ne buvez pas au même rythme que moi. Voulez-vous que je penche la gourde à votre place ? Vous avez bien du mal à lever les bras qui l'étreignent.

— Je vais tomber... mais que ce malheur ne m'arrive pas avant d'avoir sucé tout le suc de la dernière goutte !

— Vous en êtes loin en effet... »

J'avais perdu de vue les rochers meublant le lit à sec de la rivière. À la place, je me figurais des flammes et pour peu que je me laissasse envahir par l'héritage commun à tous les hommes, des corps se tordaient de douleur en poussant des cris horribles qui sortaient de ma bouche. Je ne savais plus si la grimace qui changeait le visage d'Anselmo en masque était celle du rire, de la colère ou de la terreur. Avons-nous d'autres choix ? Nous pouvons rire et être finalement tués. La colère nous expose à la torture. Et la terreur nous enferme dans la maison qu'on a achetée à crédit si on en a trouvé les moyens. Ces êtres ressemblant à tous les autres progressaient sur la pente, enflammant les lauriers dans la fusion de la terre même.

Enfin, j'avais l'esprit ailleurs. Et chaque fois qu'il a l'occasion de vaticiner, il s'égaré avec les autres et ne retrouve son chemin que dans l'imagerie populaire cultivée par les plus malins au service des systèmes nobiliaires. Pas facile d'exister quand on n'est pas maître ou domestique. Mais nous ne sommes jamais rien. Alors qu'est-ce que je suis ?

Cette rapide réflexion sur mon état civil transforma Anselmo en spectateur hilare qui tombe de son strapontin et répand ses popcorns dans l'allée. D'abord humilié, et offensé, par cette attitude inadmissible de la part d'un inconnu, je me mis lentement à partager cette joie étrange qui consiste à rire du rire et non pas de ce qui l'excuse. C'est à ce moment-là que j'ai vu le serpent. Il était lové autour du tronc du figuier dont les branches formaient l'ombre étroite où nous cuvions notre vin. Il avait la gueule ouverte et, comme il tirait une langue humaine, je me reprochai de n'être au fond que le reflet de la société qui m'a vu naître, exister et qui me donnera le coup de grâce le moment venu. Le rire d'Anselmo redoubla :

« Pauvre de nous ! psalmodiait-il. Je ne vois pas le serpent, mais je connais cette langue. C'est celle de Julia.

— Si vous ne voyez pas ce serpent, c'est que j'ai une vision due à un délire tremblant. Je reconnais seulement que la langue n'est pas celle d'un serpent. Il me prend d'ailleurs l'envie de la lécher. Et puis j'accepterai la sodomie par cette queue agitée qui fait trembler les feuilles.

— Vous feriez bien de vous mettre à l'abri. Julia vous envenimerait comme elle m'a séduit. Son venin est particulièrement puissant. Une fois vacciné, on ne rechute plus. Cette sorte d'éternité est une damnation. Elle ne m'a pas donné d'enfant.

— Vous voulez dire qu'elle et vous...

— Je le dis, monsieur ! Mais je ne m'en vante pas. Je n'avais jamais rien espéré d'elle. Pas plus en tout cas que les gars du village. Elle n'est pas belle. Elle ne ressemble pas à un homme non plus. Ma foi, je ne sais pas à quoi ni à qui elle ressemble. Elle est revenue le jour même où Marco a été garrotté. Nous avons tous le journal entre les mains. Quelque part dans cette broussaille d'information, la nouvelle de cette mort judiciaire n'occupait pas deux colonnes et moins de dix lignes. Une voiture étrangère l'a déposée sur le coup de midi. Nous étions tous en train de travailler. Les petites préparaient le feu pour la tambouille. J'avais mon morceau de lard dans la poche. Je venais de l'envelopper dans une feuille du journal. Chacun sa feuille. Nous tournions le dos à la route qui ne passe pas par ici. Elle dut la quitter pour emprunter un sentier. Et descendre dans le canyon. À cet endroit, le lit du fleuve est bétonné sur un mètre de caillasse. La chaleur s'y concentre à tel point qu'on peut y cuire si on ne se hâte pas de rejoindre l'autre rive. Puis commence l'ascension entre l'ombre et la lumière. Elle portait son baluchon à bout de bras, les mains sur le devant, et le baluchon rebondissait sur ses cuisses. De temps en temps, elle perdait une sandale, jetait le baluchon dans les branches d'un laurier, ramassait la sandale en l'injuriant puis recommençait un peu plus haut. Nous n'avions pas quitté nos postes. Nous savions que c'était elle. On la reconnaît de loin. Sa manière de se déplacer y est pour quelque chose, mais je ne saurais vous dire ce qui la distingue de nous. Peut-être les jambes, courtes et lentes. Et cette chevelure qui lui tombe sur les yeux. Noire et

raide. Elle ne porte pas de foulard. Puis nous avons entendu son grognement. Trimbaler ce corps épais et un baluchon par-dessus le marché. Nous la savions en colère. Elle ne payait pas le prix et osait revenir chez nous. Un nouveau contremaître s'était installé dans la maison. Comme vous le savez, je l'ai tué plus tard. Elle est arrivée sur le seuil sans s'arrêter pour se rafraîchir dans la fontaine. Il l'attendait à l'intérieur, disons à deux mètres de la porte qu'elle n'a pas eu besoin de pousser. Nous l'avions vu l'ouvrir et jeter un œil sur nous. Il ne nous a fait aucun signe. C'était elle qu'il attendait. Il allait devoir s'expliquer. C'était la maison de Julia après tout. Elle a jeté le baluchon contre le mur. On voyait qu'elle cherchait à se calmer. Et lui savait qu'elle était capable de tuer, même si la justice avait dit le contraire. Elle pouvait être folle comme son petit frère, mais les experts disaient le contraire et la justice s'était conformée à cet avis éminent. Le pauvre Lucas n'avait plus qu'à s'en remettre à son jugement. Et ce jugement était une voie sans issue : elle le tuerait s'il lui tournait le dos. Nous en étions persuadés nous aussi. Enfin... en ce qui me concerne, je ne croyais pas que Julia fût capable de tuer de ses propres mains. Elle avait noué les deux cordes aux crochets à jambons vissés sur la poutre. J'étais certain de ça. J'en aurais mis ma main au feu, ce feu que vous voyez parce que vous êtes plus ivre que moi. Et sans doute plus miné par la maladie qui nous guette. Regardez-moi ce tremblement ! Bref, elle est entrée. Nous attendions qu'il se passe quelque chose. Et bien entendu, il ne s'est rien passé. Sa sœur était là aussi. Elles ont dû échanger un regard, à défaut de paroles. Je vous rappelle que cette sœur avait épousé l'ingénieur français, le père de Cathy. Oui, je crois que les choses se sont passées dans cet ordre, mais maintenant que vous êtes là, je n'en suis plus aussi sûr. Tout ce que je peux vous dire, c'est qu'il ne s'est rien passé de tragique. Aucun mort n'est venu s'ajouter aux autres. On avait même l'espoir que le prochain s'en irait en paix. Mais qui voulez-vous que ce fût ? Lucas, sa femme, leur fille Cathy, Julia... Qui pouvait imaginer une mort tranquille pour ces quatre damnés ? Pas moi en tout cas. C'est comme ça que je suis entré dans le lit de Julia. Et je pensais en sortir une fois accompli le rite du plaisir entre homme et femme. Vous pensez ! Elle me tenait. Et elle me tient bien. Elle est venue me reprocher d'avoir vidé le tonneau sans sa permission. Je peux bien vous l'avouer maintenant : je lui ai volé ce vin. Et je n'ai jamais eu l'intention de vous amener là-haut... »

Anselmo hoqueta puis se mit à pleurer dans un grand mouchoir froissé qu'il sortit interminablement de sa poche. Le serpent me tirait toujours la langue.

« Toutes ces histoires ne valent rien, dit-il. Elles ne veulent rien dire. Que voulez-vous en tirer ? Une morale à vendre au gouvernement ? Un spectacle bon pour distraire les domestiques toujours en quête d'une récompense ? Je ne suis pas de ceux-là, monsieur. Je ne suis qu'un esclave. Je ne vis pas. Et j'espère n'être que le mauvais rêve d'un homme heureux qui s'est laissé surprendre par le sommeil. Il faut bien dormir ! Si je suis cet homme, on me le reprochera. Il n'y a pas de bonheur sans reproche. »

Le serpent descendit et disparut un moment dans les buissons. Je savais qu'il réapparaîtrait exactement là où je ne l'attendais pas. Une anfractuosité, une ombre, trop de lumière... Il jouait avec l'abondance de possibilité. Mais j'entendais sa voix. La voix de sa langue humaine. Bientôt, je pus distinguer les mots du sifflement. La langue disait :

« Il vous a entraîné comme il damne tous ses ennemis. Et vous avez bu ce vin sans vous demander comment un pareil détrit humain a pu se le payer pour vous l'offrir. Vous avez eu tort de ne pas vous poser la question. Mais votre soif est plus intense que votre désir de comprendre les tenants et les aboutissants d'une histoire qui ne vous concernerait pas si vous n'aviez pas l'intention de la reprocher à votre femme... votre ex-femme. Vous êtes si seul que le moindre verre vous entraîne dans les profondeurs de votre propre tragédie. Vous a-t-il dit que je ne suis pas assez forte, ni d'esprit ni de corps, pour donner la mort à ceux que je hais pourtant ? Oui, j'ai noué les cordes ! Mais je n'ai pas tiré dessus pour les entendre grincer des dents et suffoquer en gémissant. Oui j'ai joui de ce spectacle ! J'ai assisté à la douleur du corps suspendu, du cerveau qui se remplit de sang, de la colonne vertébrale qui s'étire et tend toute la fibre nerveuse. J'ai aimé le cri qui ne vient pas, les idées de colère et de peur, la supplication qui agite les doigts des mains et des pieds. Je le reconnais ! Comme je reconnais que l'enfant de Cathy était bon. Le morceau ressemblait à une cuisse de poulet. Non... de moineau. Même l'os était tendre. Peu de sang, si je me souviens bien. Il n'y en avait pas sur la table non plus. Les draps étaient blancs, bien pliés, carrés, amidonnés. Nous les avons rangés dans l'armoire familiale. Cathy n'était plus là. Bien sûr que j'ai cru devenir folle. Juanito l'était, mais ne l'était-il pas avant que ça commence ? Alors quand je suis revenue de Carabanchel, la tête pleine de possibilités de récits, et que la voiture de l'étranger m'a déposée sur la route en face de la ferme, de l'autre côté du canyon, j'ai connu la rage, la seule rage capable de me donner envie de vivre pour connaître d'autres plaisirs. Pas question pour moi de recommencer. Je le lui ai dit à Lucas :

« Je ne suis pas belle comme doit l'être une femme. Je ne suis pas cruelle au point de donner la mort à qui la mérite. J'aime la chair humaine plus que celle du poulet. Et j'en mangerai encore. J'ai connu le plaisir de l'aide du bourreau, mais sans rêver de prendre un jour sa place. Et le spectacle de la mort lente et douloureuse m'a poussée à saisir la main de mon frère (lequel ?) pour caresser mon entrejambe au rythme de la suffocation et des tremblements. En prison j'ai été l'esclave qu'on tourmente. Je sais presque tout du plaisir. À mon âge, c'est un rêve d'enfant tourmenté par le futur de sa laideur. Mais désormais, je veux vivre pour retrouver ma beauté perdue. Je vais faire de votre existence un enfer. J'en sais trop pour que vous n'ayez pas déjà commencé à réfléchir, exactement comme si vous étiez le miroir dans lequel je me regarde et me dégoûte. Tracez le plan qui me fera disparaître ! Je n'attends que ça.

— Julia ! s'est écriée la mère de Cathy.

Et elle s'est jetée à mes pieds pour me supplier de l'aimer. Lucas n'était pas armé. Il aurait pu en finir maintenant, mais dehors, toute la domesticité attendait la fin de cette histoire. Il fallait que tous ses protagonistes disparaissent, morts assassinés ou exécutés, ou rendus fous d'une manière ou d'une autre. Voilà comment ce sac à vin m'a pêchée. »

Le serpent se tut. Derrière moi, Anselmo se taisait lui aussi. L'ombre s'amenuisait. J'étais adossé à la roche. Je bus lentement, remplissant d'abord ma bouche de vin, puis l'avalant lentement, prenant le temps de réfléchir à ce qui m'arrivait. Je songeais que j'étais peut-être seul. Je rêvais tout cela. L'homme heureux, récompensé, parfaitement reposé, qui s'était

endormi, ici ou ailleurs, c'était moi. Et je voulais donner un sens à une tragédie qui ne me concernait pas, même si Cathy était, ou avait été, l'un de ses personnages. Je n'avais pas la clé de ces lieux aujourd'hui désertés. Ou seulement habités par un vieux mythomane alcoolique et misérable, un serpent qui pouvait être n'importe lequel des personnages lui appartenant, et un iguane qui pour l'instant ne se montrait plus, ne me soumettait plus à son regard de spectateur ayant appartenu de près à cette dramaturgie inachevée. J'étais trop ivre pour survivre à un soleil de plomb. Je finirais par m'endormir, ce qui équivalait à me réveiller dans la peau d'un bourgeois de plus ou moins grande valeur protocolaire. C'était tout ce que je me souhaitais. Mais ce sommeil dans le sommeil était troublé par la force de ses convictions et je voyais le serpent agiter sa langue humaine, s'adressant de temps en temps à Anselmo qu'il fustigeait avec les mots les plus durs, les plus obscènes et les plus justes qu'il ne m'avait jamais été donné d'écouter. Et le vieil homme se rapetassait, croisant ses maigres jambes et les étreignant dans ses bras sans force. Une gourde traînait par terre, tragiquement plate, et il s'en plaignait. Je lui offris le jet de celle que je n'avais pas entièrement vidée, me réservant toutefois la dernière goutte. Il ouvrit sa bouche édentée. Je constatai alors avec horreur que sa langue était celle d'un serpent. Pressant plus fort la gourde, je me retournai vivement. Le serpent parlait. Sa langue était humaine. Anselmo, mû par l'énergie du manque, se jeta sur le jet qui semblait sortir de ma poitrine. Il s'aboucha en gémissant.

« Regardez-le se donner à l'oubli ! grogna le serpent. La honte ne le tuera pas. Il est prêt à toutes les trahisons pour satisfaire sa mémoire. Ah celle-là ! Elle veut se vider comme une couille ! Et elle prend le temps de préparer son homme. Ainsi, il deviendra la coquille de l'inconnu. Brisez-la un jour de colère ou d'excessive curiosité, et vous en serez quitte pour payer les dégâts. Mais quel homme m'eût accepté entre ses jambes ? Car c'est là que je me suis glissée la première fois. Il cuvait son vin sous un olivier. La nuit était tombée depuis moins d'une heure. On entendait encore des voix. Sur la route, des phares se croisaient. Mon cœur battait la chamade. Je suis sortie nue dans l'oliveraie, entre les figuiers de Barbarie. Cet ivrogne rêvait tout haut. Il me fit rire. Il se battait contre un magicien qu'il avait vu à la télé. Et le magicien faisait de lui ce que voulait une jolie partenaire en paillettes. Vous auriez vu la queue de ce sac à vin ! Elle se dressait comme un bâton planté en terre pour marquer un angle de la propriété. Je ne demandais qu'à visiter. Et je me suis assise là-dessus. D'abord la chatte qui miaula sans inquiéter la nuit. Puis le cul qui s'ouvrit comme s'il recevait le langage du monde. Ma bouche en voulait aussi et je la satisfis, mais par manque d'expérience je provoquais une éjaculation volcanique qui interrompit mon plaisir. Cet idiot se réveilla. Il se frotta la queue, heureux d'avoir joui entre les cuisses de la partenaire du magicien, ce qui était pour lui une espèce de victoire sur l'incompréhensible terreur qu'inspirent les pouvoirs surnaturels. Il se mit à parler à la nuit. J'étais cachée dans l'ombre, me caressant tous les trous, si on peut parler de maison à propos d'une cahute bâtie autour d'un tronc d'agave. Il y allait tout droit, traversant des zones que moi, prudente éveillée, je contournai pour le retrouver un peu plus loin. Nous atteignîmes la cahute ensemble, chacun d'un côté. Si je surgissais maintenant, il était emporté par un arrêt du cœur. Or, je me mis à imiter la chatte. Il m'appela, pensant prendre le temps de caresser une fourrure avant de se coucher et de retourner sur les planches de son spectacle secret. Sa main se posa sur mon ventre et chercha le poil. Vous pensez s'il le trouva ! Et aussitôt sa queue se dressa et, sans que je puisse donner

mon avis, elle se planta où vous savez et l'homme se mit à ânonner comme si j'avais exigé de lui un travail à la tâche. Son cri fut tellement animal que je perdis le fil de ma propre croissance. Il se jeta sur le côté, indifférent à la poussière. Et je restai là. Les cuisses ouvertes, à attendre qu'on m'explique pourquoi ce n'est pas l'homme que le plaisir réduit à l'objet. Ma mère, grande mangeuse de chair humaine, ne m'avait pas instruite. Et maintenant elle achevait d'empoisonner le monde dans une fosse à merde. Je rentrai chez moi. Dans la chambre qui avait été celle de mes parents, Lucas et ma sœur se disputaient un autre plaisir, à mon avis très différent de celui que je venais de découvrir sans l'avoir connu comme je savais qu'il était possible de s'en emparer. Cette nuit, monsieur, fut ma première nuit de joie. Et je la devais à cet ivrogne qui tente de vous entraîner dans son enfer. Étant entendu que ce déchet humain ne bande plus. Sinon je ne serais pas là en train de vous faire la conversation... »

Pendant une bonne minute, j'ai cru que la nuit était tombée. Le récit du serpent, qui était de ma bouche ou de celle d'Anselmo (ne perdons pas le nord), m'avait transporté dans celle qu'il avait évoquée. Mais le soleil s'imposait. L'ombre était maintenant réduite à une trace grise au pied de la roche. Il était inutile de tenter s'y contenir, d'autant que la roche était brûlante. Tous les insectes qui m'avaient épié avaient disparu. Le serpent s'était couvert de poussière. Celle-ci formait un tas fragile qui occupait toute l'ombre disponible. Anselmo poussa un long râle et s'étendit sur le dos, les bras en croix. J'aspergeai ses lèvres. Il agita sa langue de serpent. Il ne pouvait pas oublier que Julia lui avait arraché la sienne, mais il ne disait pas pourquoi elle avait procédé à cet échange. Il délirait sans s'efforcer d'être compris. Je ne l'écoutais plus. C'est alors que deux iguanes se sont installés un peu plus loin sur les rochers.

Anselmo poussa un cri plutôt de haine que de terreur. Il s'était remis sur ses pieds, brandissant son bâton. Si nous étions ici dans un poème épique, je dirais qu'il écumait. Ses yeux voulaient trahir les apparences, mais entre l'ombre de son chapeau, qui occupait la moitié de son visage, et le désordre de sa barbe, il était impossible de comprendre son comportement. Je me contentai de l'expliquer par la présence de deux iguanes au lieu d'un.

« Restons logiques et bien campés sur nos deux jambes, dis-je sans trop savoir si ce que j'allais affirmer était ce qui me venait à l'esprit ou son contraire. Les iguanes sont des animaux comme nous et par conséquent la nature leur impose de se réunir par couples comme si la catastrophe promise allait arriver demain.

— Ne sommes-nous pas deux nous-mêmes en effet ? reconnut Anselmo.

— Ne voyez-vous donc pas que nous avons affaire à un mâle et à une femelle ? Voilà qui est naturel. Et si l'un est Pablo comme vous le dites...

— ...l'autre ne peut être que Cathy ! »

Je n'y avais pas pensé ! Anselmo, satisfait de m'avoir devancé, se rassit sur le rocher. Il se plaignait doucement de la « fusion qui se communiquait à ses tripes, » mais il se contenta de se servir de son chapeau comme d'un éventail, au risque de soumettre son crâne aux outrages du soleil. Je vous prie de croire que celui-ci était de plomb. Que dis-je ? D'or. L'éblouissement était tel qu'une vision double n'était pas impossible. Il est rare que deux

personnages plantés dans le même décor puissent témoigner d'un même phénomène si celui-ci n'est pas un extrait fidèle de la réalité. Est-il utile de rappeler que nous étions ivres tous les deux ? Il y avait deux iguanes. C'est ce que je voyais. Et Anselmo, plus habitué que moi aux phénomènes de l'hallucination, croyait reconnaître Pablo dans celui qui avait des yeux noirs, et Cathy qui (comment oublier ce détail ?) me regardait comme si elle ne m'avait jamais vu de sa vie. J'en parlai à Anselmo qui prit le temps de réfléchir. Puis sa barbe fut animée d'autres désordres à l'endroit où devait se trouver sa bouche :

« Si tel est le cas, dit-il sentencieusement, c'est que la Cathy que vous observez est celle qui ne vous a pas encore rencontré. J'ai déjà vécu ça. Ce maudit serpent qui se cache sous la terre m'en a fait voir de toutes les couleurs. Son imagination de schizophrène m'a transporté dans tous les temps que j'ai connus, dans l'existence comme dans le sommeil. J'ai souvent cru devenir aussi fou qu'elle. Ainsi, me voyant aujourd'hui frappé d'impuissance (un détail que j'aurais préféré garder secret), elle me transporte dans ce passé où j'étais en mesure de satisfaire son appétit de sensations obscènes. Voilà l'avantage qu'elle a sur moi. Et n'allez pas imaginer que c'est tant mieux pour moi car elle est alors la seule à profiter de ma turgescence. Moi, je dois me contenter de ce que je suis devenu, un pauvre diable qui ne sait plus que se saouler s'il parvient à voler le vin qu'elle me jalouse.

— Mais n'avez-vous pas dit que vous étiez scénariste à Hollywood ?

— Je le suis. Une chose n'empêche pas l'autre. Ah je suis plus heureux à Hollywood ! On ne me demande pas si je bois ou si je fais autre chose pour m'empêcher de boire. Je travaille pour les uns et les autres et personne ne s'inquiète de ce que je mets derrière mes personnages. Je ne suis pas l'auteur du décor. J'anime les créatures de mes mains. Que d'autres se chargent de la mise en scène ! Mais ici, à Blacos, c'est Julia qui décide de ce que je suis. En ce moment, alors que ma langue est la sienne, comme vous l'avez constaté, elle fait apparaître ces deux iguanes. Si j'étais seul, il n'y en aurait qu'un. L'un ou l'autre selon l'humeur de madame Julia qui fait de moi ce qu'elle veut. Je n'en ai jamais vu deux, je vous le jure !

— Mais je vous crois...

— Comment vous croire ? Tout à l'heure, vous étiez prêt à avaler tout ce que le serpent crachait sur mon compte. Vous devriez vous en tenir à ce que la Presse a écrit sur cette affaire des orphelins de Blacos. Ni plus ni moins que ce qu'a décidé la Justice. Nous n'aurions pas dû sortir de là. Voyez où ça nous a menés. Au bord de l'Enfer. Avec un serpent qui attend je ne sais quel signe pour sortir de terre et deux iguanes qui ne vous connaissent pas encore.

— Si Pablo est l'iguane aux yeux noirs, alors Cathy est cet autre qui paraît féminin sans que je sache pourquoi.

— L'inverse n'est pas possible... »

Disant cela, Anselmo remit son chapeau sur sa tête. Son cerveau devait bouillir maintenant. J'humectai ses lèvres. Il en humecta à son tour les poils de sa barbe, renflant comme un animal les ressources de cette divine fermentation.

« Tout à l'heure (je ne sais plus quand), dit-il, j'étais venu pour vous dissuader d'acheter cette ferme...

— Mais vous saviez que je n'en avais pas les moyens !

— C'est ce que je disais... Mais maintenant que nous voilà vous et moi coincés sur cette pente, à deux doigts de crever de chaud ou de trébucher pour finir en pantins désarticulés sur ces rochers, je me dis que j'aurais mieux fait de ne pas vous rencontrer. Cathy en a décidé autrement.

— Laissons tomber ces hypothèses. Et attendons la nuit. Ou au moins le crépuscule. Nous retrouverons nos forces.

— Pensez donc ! Ce serpent nous interdira de remonter. Il protège son vin. Nous ne le boirons plus. Qu'allons devenir si nos esprits se rafraîchissent à d'autres sources ? Je me rends compte maintenant que je suis venu pour m'enivrer. Pas vous ?

— J'ai laissé une bonne bouteille dans la voiture...

— En plein soleil ! Elle est cuite. »

Tandis que je songeai vaguement à aller chercher cette bouteille avant qu'il n'en reste rien, l'iguane aux yeux noirs s'était avancé sur le rocher qu'il partageait avec Cathy. Et Cathy ne bougeait pas. On aurait dit une statue. Pablo descendit quelques marches, sans risquer toutefois de nous approcher de trop près. Anselmo maniait son bâton. Et les pierres ne manquaient pas alentour. Elles étaient aiguës. Je me sentais capable de les lancer et d'atteindre mon but. Anselmo m'avait assuré que les iguanes fuient si on les menace. Il n'avait jamais assisté à un combat entre un homme et un iguane. Il n'en avait jamais entendu parler. Il n'y avait jamais d'histoires entre les hommes et les iguanes. Les serpents colportaient des mensonges. Cependant, les deux iguanes barraient la route du vin. Et Pablo semblait particulièrement menaçant. Il avançait toujours, plus lentement maintenant.

« Ce que nous avons fait, les uns et les autres, dit Anselmo, ne peut pas être défait. Le pardon ni les châtements ne peuvent interrompre la chaîne du mal. Nous sommes pris au piège de ce fil interminable. Vous auriez pu, vous qui êtes étranger à tout ça, vous contenter de la cohérence judiciaire ou journalistique. Appelez ça comme vous voulez. Il n'y a rien comme la cohérence pour reposer l'esprit des efforts qu'il dépense pour l'obtenir. Vous auriez pu être cet homme. Je vous envie. Vous avez eu votre chance. Maintenant il est trop tard pour reculer. Vous ne pouvez même pas retourner à votre voiture pour chercher cette maudite bouteille. Un fameux rhum, *I presume*, ou un de ces cognacs dont votre terre a le secret. Je me contenterais d'un bourbon. Mais ne rêvons pas à l'impossible. Cette gourde est vide et la deuxième est en route pour le néant. Après, nous serons des cadavres.

— Descendons jusqu'au jardin des citronniers ! Il n'y a rien comme la pulpe d'un citron pour se réveiller.

— Mais je ne veux pas me réveiller ! Je ne suis pas venu jusqu'ici pour m'empêcher de rêver...

— Vous ne rêvez pas ! Nous cauchemardons. Et tout ça parce que nous avons vidé nos gourdes...

— ...pour la troisième fois. Le serpent descend toujours à la troisième fois. Julia connaît cette mythologie par cœur. Quand elle était enfant, elle lisait tous les livres qui lui tombaient sous la main. De nuit comme de jour. Imaginez la quantité d'informations dont elle a garni les trous de son cerveau aliéné. Il n'y a que les fous qui peuvent remplir les vides laissés par la folie. Nous sommes plus lucides, quoique toujours enclins à nous laisser aller. J'en sais quelque chose. Ne m'a-t-on pas traité de fou plus d'une fois ? Quand ils ont appris que je couchais avec Julia, par exemple. C'était le lendemain. Les bruits ne perdent pas de temps. Surtout s'ils paraissent infondés. Mais a-t-on douté plus longtemps que ce matin-là ? À midi, tandis que les filles alimentaient le feu sous les oliviers, tout le monde était sûr du fait. Et Julia s'en vantait.

— Elle pensait être enceinte...

— Vous l'avez deviné ! Bravo, monsieur ! Vous êtes perspicace. Je reconnais là un poète. Et je suis bien placé (à Hollywood) pour savoir reconnaître un poète quand j'en vois un.

— C'est exactement ce que m'a dit Cathy la première fois que nous...

— Chut ! Pas devant Pablo. Il ne le sait pas encore. Rappelez-vous que ces iguanes appartiennent à un temps qui n'est pas le vôtre. S'il a évolué comme je pense, Cathy mène aujourd'hui sa barque sans se soucier de vous. Elle ne vous connaît pas. Ce que vous savez, elle l'ignore. Elle ne rêve pas de vous. Mais vous, ô poète, vous avez trop rêvé avec l'aide du vin. On vous l'enlève et voilà que vous ne savez plus rêver. Demandez au serpent...

— Je me garderai bien de le réveiller ! Il ne bouge plus. Il doit être au frais sous cette terre...

— Tous les morts se sentent bien sous terre.

— Mais Julia n'est pas morte ! Elle est revenue du procès avec l'intention de vivre à fond son existence de suspecte. »

Anselmo sourit, sans quitter des yeux les iguanes. Pablo s'était immobilisé au bord du rocher, irisé de soleil.

« Vous ne me demandez pas pourquoi je suis parti à Hollywood, dit Anselmo.

— Pour ne pas rester ici et pourrir sous le soleil qui dessèche les cadavres alors que chez moi la pluie en fait de la boue. Je suppose...

— J'ai tué Julia sur un coup de colère... »

Cet aveu coula des lèvres d'Anselmo comme s'il rendait le vin transformé par l'estomac en bouillie immonde. Il grimaça. Son corps s'était ramassé, paquet d'angoisse.

« Je suis ici chez moi, dit-il. J’y ai commis tous les crimes. Et je suis bien le seul à qui on n’a pas songé pour expliquer les cadavres, ce qui en restait (l’immangeable) ni les signes d’une probable disparition.

— Vous êtes fou ! m’écriai-je. On ne confesse pas ses crimes à un inconnu. Je ne suis pas venu ici pour vous écouter vous charger de tous les péchés du monde. J’ai d’autres chats à fouetter. Je me sens de force à remonter... ma voiture n’est pas loin... »

Je me traînai dans la poussière. Le serpent souleva un peu de terre pour me voir. Je ne voyais pas sa langue. Plus loin, Pablo était aussi immobile que le rocher sur lequel il semblait trôner. Cathy frémissait doucement. Une nuée d’insectes l’agaçait. Sa crête s’agitait violemment à intervalle régulier. On entendait alors un court bruissement d’ailes, puis le silence revenait. Je renonçai. Anselmo avait attendu que je me calme. Il paraissait satisfait maintenant. Ses yeux s’étaient humidifiés, mais c’était sa barbe qu’il frottait nerveusement.

« Julia n’a jamais tué personne, continua-t-il. Mais c’était une sacrément bonne assistante. Je jouais le rôle du magicien. Ma baguette, c’était ma queue. Je la sortais comme d’autres exhibent un goupillon ou un poignard. Que va-t-il en faire ? se demandaient les spectateurs. Imaginez ces gens pressés les uns contre les autres sous les tonnelles, ou immobiles aux fenêtres où la brise agite des géraniums rouge sang. D’autres travaillent sur les toits, dans la rue, ou plus loin encore dans les ateliers. Certains caressent leurs chiens. On a rentré les enfants. On dit : Anselmo est devenu fou. Il est aussi fou qu’elle. Elle l’a rendu fou. Et Julia riait. Il y avait une colombe sur son épaule. Une colombe ou n’importe quel autre oiseau empaillé. Lucas arrivait par la rue principale. Il ne faut pas cinq minutes pour parcourir la distance qui sépare la ferme de la place. Cinq bonnes minutes d’une attente à la fois amusée et inquiète. Qui ne savait pas qu’il allait arriver quelque chose ? Ce qui est ne disparaît pas comme ça d’un coup de baguette magique. Réveille-toi, Anselmo ! Ce n’est pas comme ça qu’on trouve ce qu’on cherche dans le sommeil. Ils me secouent, je me réveille et Julia est morte. Je vous jure que ça s’est passé comme ça !

— Vous vous fichez de moi ! Personne ne meurt de cette façon... Ce serpent en témoigne. Et si j’interrogeais ces deux iguanes, ils ne diraient pas le contraire. Nous avons assez bu. Rentrons. Je ne suis pas venu ici pour savoir ce qui s’est réellement passé.

— Pourquoi alors... ? »

Anselmo fouilla le tas de terre au pied du rocher. Le serpent s’était envolé. Il promena le bâton sur toute la longueur de l’endroit où le serpent avait cherché, et peut-être trouvé, la fraîcheur vitale à cet endroit limite. Aucun trou dans la terre, pas de brèche dans la roche. Il fallait en conclure que le serpent n’avait jamais existé.

« Ce qui ne signifie pas que ces deux iguanes sont le produit de notre imagination, dit le vieil homme. Beau couple en effet. On reconnaît le mâle à l’encolure digne d’un taureau de combat. La femelle n’est pas moins combative. Je ne m’approcherais pas de ces monstres si j’étais vous. Vous n’allez pas croire ce que je vous ai dit à propos de Cathy.

— Vous ne m’avez rien dit de crédible en tout cas...

- Nous ne nous y prenons jamais autrement à Hollywood dont je suis un pur produit.
- Vous n’êtes donc pas natif d’ici... Je m’en doutais...
- Je ne vous ai pas cru non plus quand vous avez prétendu être le dernier en date des amants de Cathy...
- Et comment donc l’aurais-je inventé si je ne savais pas qu’elle existait ?
- Elle n’a jamais existé que dans votre tête... Tiens ! Les iguanes ont disparu...
- Ils n’ont jamais existé. »

Nous vidâmes équitablement ce qui restait de vin dans la gourde. Ces quelques gorgées encore fraîches et parfumées nous requinquèrent passablement. Il était temps de remonter. Certes, le soleil était loin de décliner. Un accident pouvait toujours arriver. Arrêt du cœur. Glissement dans la pente. Coup de folie. Nous en parlions allègrement, le corps penché en avant, les jambes lourdes et lentes. Je marchais derrière Anselmo, à quelques mètres de distance. Il allait un peu plus vite que moi, comme si quelque chose me retenait encore au-dessus de ce que je savais être l’Enfer. Je me retournais de temps en temps pour revoir ces rochers entassés sans ordre dans le lit du fleuve. La seule réalité encore visible, c’était le potager de Pablo. Sa terre était noire, gorgée d’eau. Nous aurions pu y cueillir quelques fruits, mais Anselmo craignait le Gitan. Celui-ci était sans doute le seul véritable danger de cet endroit insoutenable, mais nous ne l’avions pas croisé. Tout en marchant, Anselmo émit l’hypothèse que nous avions perdu notre temps.

« Si ce n’était pas le cas, dit-il, nous serions encore saouls. Je pense que ce vin était coupé. Julia est un mercanti. Tout ce qu’elle vend est frelaté. Son vin comme ses histoires. Elle vous en racontera d’autres quand vous aurez admis devant elle qu’elle était le serpent et que tout ce que vous avez vu et entendu était pure réalité. Sinon, elle vous fichera dehors sans ménager vos fragilités d’homme civilisé en milieu urbain. Vous pouvez me croire. »

J’émis un petit rire à la hauteur des bruissements qui nous accompagnaient. J’avoue maintenant que je me sentais bien. Avions-nous tout inventé ? Qu’est-ce qui tenait encore debout ? Me souviendrais-je mot pour mot de ces conversations arrosées ? Les deux gourdes se balançaient dans mon dos. Anselmo les avait gonflées en soufflant dedans, non sans les avoir plusieurs fois dégonflées pour en humer l’intense parfum d’existence. Je m’arrêtais de temps en temps et il s’éloignait. Je finirais par le perdre. Il ne me restait plus qu’à espérer que le carburateur de ma voiture accepte de nourrir les cylindres. J’avais une folle envie d’entendre ce moteur ronfler et encaisser toutes les courbes qui descendaient vers la mer.

Sur la route, manque de pot, je croisai des gardes civils. Ils avaient envie de travailler, malgré la chaleur d'enfer. Ils s'étaient abrités dans l'ombre d'une baraque de cantonnier. Un pin surmontant un promontoire de pierre répandait une ombre non moins agréable. Quand j'ouvris la vitre de la portière pour répondre au garde qui s'était penché, il recula en poussant un petit cri. Je crus qu'il félicitait la climatisation que j'avais poussée à fond. En fait, il se pinça le nez. Il me demanda, en riant, si le vin était bon. Je compris que j'avais empuanti l'intérieur de ma voiture. Il ne me restait plus qu'à souffler dans le ballon. Je passe sur la suite de cette expérience qui n'a évidemment pas l'intérêt que revêt indiscutablement ma rencontre avec Anselmo. Je dus appeler un taxi. Je récupérerais ma voiture selon la procédure en vigueur. Le garde civil avait l'air désolé. Il m'accorda un instant de compassion puis m'abandonna après que je lui eusse remis les clés de ma voiture. J'attendis sous l'auvent de tuiles de la baraque. J'avais l'esprit encore au bord de l'Enfer. Et un désir d'en retrouver la chronologie. Je pris quelques notes.

Réflexion faite, j'avais passé une bonne après-midi avec un homme que je n'avais pas retrouvé. Il avait disparu comme il était venu. J'étais remonté sur la route. J'avais renoncé à le retrouver à la ferme où il m'attendait peut-être. Ma voiture était sur le point de s'enflammer. Je n'entrai pas dans ce four. J'actionnai la climatisation, fermai les portes et attendit un peu plus loin à l'ombre d'un rocher. De l'autre côté du canyon, plusieurs maisons semblaient attendre un meilleur sort sous un soleil imperturbable. J'étais incapable de reconnaître la ferme. D'ici, on dominait l'autre côté du canyon. J'avais perdu mes repères. Je me souvenais d'être descendu, sur le conseil de l'agent immobilier, par un chemin que je ne retrouvai pas. Je renonçai pour l'instant à une exploration. Je reviendrais sans doute.

En attendant, j'étais en bonne compagnie. Le garde civil qui s'était *occupé* de moi me demandait de temps en temps si je récupérais. Je faisais oui de la tête. La douleur qu'elle exprimait devait être visible. Pendant un court instant, j'eus envie de pleurer.

Le taxi se fit attendre plus d'une heure. Entre-temps, les gardes civils étaient partis, laissant ma voiture fermée à clé. Leur travail consistant à protéger la société des animaux nuisibles de mon espèce, ils m'avaient abandonné la conscience tranquille. Bien sûr, je fis plusieurs fois le tour de la voiture en me demandant comment je pourrais la remettre en route, quitte à m'expliquer ensuite avec la justice qui ne manquerait pas de me tomber sur les reins. La grue arriva. Son chauffeur me salua à peine et partit après m'avoir expliqué qu'il ne prenait pas de passager à cause d'une réglementation sévère. Il dut croiser le taxi car, en descendant, nous dépassâmes son camion sur lequel ma voiture s'exposait de nouveau aux rayonnements solaires. J'arrivai à l'hôtel au moment où la température commençait à donner des signes de clémence. Je montai dans ma chambre, furieux et complètement dessaoulé.

La nuit tomba. Je ne descendis pas pour dîner. J'avais besoin de réfléchir. Je n'étais plus très sûr d'avoir vécu cette après-midi comme je viens de le raconter. La seule chose que je pouvais dire si on me demandait d'expliquer les raisons de mon voyage sur cette terre paradisiaque ou infernale selon les circonstances, c'était que Cathy m'avait quitté et que je voulais la retrouver. Plus de mille kilomètres nous séparaient, puisqu'en entreprenant ce voyage, je m'étais éloigné d'elle.

« Mais pourquoi ? » me demanda mon vis-à-vis.

Ne trouvant aucune réponse à mes propres questions, j'étais finalement descendu pour boire un verre. Il n'en fallut pas trois pour que je rencontre quelqu'un. Je ne lui demandai pas son nom. Elle avait l'air bien partie elle aussi, mais, me dit-elle, pour d'autres raisons, car personne ne l'avait quittée. Elle se saoulait tous les soirs depuis longtemps. En effet, son visage était aussi marqué que celui d'un boxeur. Elle avait cependant de fort jolies jambes et me les montrait sans cérémonies. Nous étions accoudés au comptoir, l'un en face de l'autre, assis sur des tabourets. Je ne me souviens pas de la densité de la fréquentation de ce bar particulièrement bien éclairé. Le barman répondait à tous nos signes et, de temps en temps, nous le rassurions en payant nos consommations. Margarita (appelons-la comme ça) tenait à payer sa part. Elle était riche et j'avais l'air pauvre. Elle me plaignit au cours d'un long discours sur la condition humaine. J'avouai sans vergogne que j'avais toujours couru les femmes riches à défaut d'être belles. Mais Cathy était riche et belle. Et pour confirmer ma damnation, je l'aimais. Margarita haussa les épaules.

« Pour la richesse et la beauté, je suis d'accord avec vous, dit-elle en faisant un signe au barman. Ce sont des choses qu'on peut mesurer et même comparer. On peut établir ainsi un instrument au service de notre jugement. Et vogue la galère ! Mais sans amour, sinon la mesure est faussée par des considérations impossibles à mesurer.

— Mais au début, dis-je sur le ton de l'accusé qui renonce à convaincre ses adversaires, je n'aimais que la relation parfaite de sa beauté et de sa richesse. Et j'étais heureux. Elle ne m'aimait pas. Elle pensait même tout haut qu'elle finirait par trouver mieux que ma pauvreté intelligente et talentueuse. Tout allait bien comme dans le meilleur des mondes. Et je ne sais quel détail de sa personne a réveillé en moi le virus de l'amour.

— Et vous le lui avez déclaré...

— Devinez ce qu'elle m'a déclaré à son tour...

— Elle vous aimait elle aussi.

— Bingo ! »

Margarita vida son verre en même temps qu'elle renouvelait son signe au barman. Celui-ci m'interrogea du regard :

« Non, lui dis-je sans attendre, je crois que j'ai assez bu pour aujourd'hui.

— Si Anselmo existe comme vous me l'avez raconté, vous vous êtes mis dans une drôle de situation, continua Margarita. Il va tout rapporter à Cathy. Et à mon avis, ils vont bien se marrer. Vous êtes sûr que c'était un vieil homme... ?

— Maintenant que vous le dites... »

Le barman me lança un regard plein de compassion et me servit un verre en précisant qu'il me l'offrait de bon cœur. Margarita lui tapota la joue. Elle portait d'énormes bagues pleines de

pierres. Cela faisait un bruit de vaisselle, mais mon esprit avait tendance, depuis que Cathy m'avait jeté, à amplifier tout ce que je ne voulais pas entendre. Nous bûmes encore des verres. Ce n'était plus du vin. Selon Margarita, chaque verre que nous avalions contenait autant d'alcool que quatre verres du vin de Julia qui, selon ce qu'elle savait de cette excellente et honnête commerçante, n'était pas coupé comme l'avait prétendu la mauvaise langue d'Anselmo.

« D'ailleurs, dit encore Margarita, la langue de serpent était dans la bouche d'Anselmo, pas dans celle de Julia qui avait une langue humaine.

— C'est exact ! Mais Julia avait la forme d'un serpent...

— Parce qu'Anselmo voulait que vous le preniez pour un vieil homme inoffensif.

— Or, approuvai-je, il était jeune. Et même plus jeune que moi.

— Et pas aussi pauvre. Et peut-être plus talentueux que vous...

— Je n'ai d'ailleurs rien compris à son histoire... »

C'était un bon critère, l'intelligibilité. Margarita me raconta comment elle se perdait toujours dans les récits dont ses amants ornaient leur existence pour l'élever à la hauteur de ce qu'elle était sans avoir besoin de mentir.

« Quelquefois, dit-elle, lorsque j'ai du chagrin, je regrette de le noyer. Et c'est ce qui me rend malheureuse. Mais je n'ai pas votre talent.

— Vous avez de jolies jambes...

— Et entre, c'est encore plus joli... »

Après avoir dit ça, elle s'interrompit pour avaler une courte gorgée. Elle ajouta :

« Vous verrez... »

Je n'ai rien vu. Le lendemain matin, elle était dans mon lit, toute nue, le visage convulsé et l'haleine forte. Sans cette haleine, je l'aurais crue morte. Je me suis servi un verre que j'ai bu tranquillement sur la terrasse. Elle me baisa le cou.

« Tu dois aller chercher ta voiture, dit-elle. Je paierai. »

C'est comme ça que je suis remonté à la ferme. Dans ma voiture. Mais Margarita ne m'accompagnait pas. Je me suis garé au même endroit. Et je me suis souvenu cette fois du chemin à prendre. Comme je l'avais prévu, Anselmo m'attendait devant la porte qui était ouverte.

« C'est Kimberley qui paye, *I presume*... ?

— Kimberley... ?

— Margarita... Cathy lui arrachera les yeux.

— Cathy connaît Margarita... ? Je... l'ignorais...

— Nous buvons trop, vous et moi... Ça vous embête si je vous appelle Dick... ? J'en ai donné du « monsieur » hier dans cette sacrée fournaise.

— Le vin n'était pas si frais... Oui, appelez-moi Dick. Tout le monde m'appelle Dick. Est-ce que Cathy m'appelle Richard ?

— Voici la clé... Vous l'avez méritée. Kim est une sacrée garce...

— Pénis... Flic... Salaud... Je suppose que ma mère n'a pas pensé que je serais tout ça à la fois...

— Pénis, salaud, je comprends... Mais flic... ?

— Écrivain si vous voulez... Vous avez eu un aperçu de ma méthodologie narrative.

— À Hollywood...

— Vous y retournez avec Marga... Kimberley ?

— Non... Elle a décidé de faire un bout de chemin avec vous. Elle me reviendra. J'ai l'habitude. J'emmène Cathy...

— Et Julia ?

— Allons donc ! Nous avons tellement bu ! Vous la voulez, cette clé, oui ou non ? »

Anselmo... Bradley la secouait devant mon nez. Nous étions sur le seuil. Derrière Bradley, les deux battants de la porte étaient entrecroisés. La maison ne m'appartenait pas vraiment. Kimberley l'avait achetée pour moi. Je pourrais en profiter le temps d'écrire ce sacré roman. L'été se finissait. Il pleuvait. De grosses gouttes chargées du sable du désert. Elles éclataient sur le dallage de granit de la terrasse. Nous étions à l'abri d'une marquise, épaule contre épaule. Nous regardions le canyon qui formait une ombre aux contours déchirés. Plus loin, la mer était parsemée de reflets gris. Le vent venait des montagnes, froid et têtu, mais sans force. Il parcourait la lande avant de venir explorer les ruines au milieu desquelles la maison s'élevait encore, brisée dans un angle où la toiture semblait verser ses vieilles tuiles romaines. Des fleurs ondulaient dans l'herbe. Les ruisseaux grossissaient lentement. Bientôt, ils emporteraient les débris épars, morceaux de charpente, vieux volets, meubles cassés, vaisselles d'émail blanc, paquets d'étoupe et de laine... Bradley répéta, comme la veille, que la restauration prendrait une bonne année. Il avait déjà vu Kimberley abandonner en cours de route. Elle n'avait pas de patience. Il dit :

« Où coucherez-vous en attendant ? Je la connais. Elle n'aime pas nous trouver dans ses pattes en se réveillant. Il faut partir dans la nuit. Et revenir le soir. Elle ne vous exhibera que dans les bars. Vous ne danserez pas avec elle. »

Il s'interrompit pour allumer une cigarette.

« Boire. J'en avais assez de boire. Elle m'a jeté. Buvez si vous voulez vivre à ses crochets. Cathy ne boit pas. Vous confirmez ? »

Je ne répondis pas. Qu'est-ce que deux hommes qui n'attendent plus rien des femmes ? Je poussai la porte. Le couloir se terminait par une autre porte, vitrée celle-là. J'entrai. Le sol était couvert d'une fine poussière. Bradley me suivit, soufflant sa fumée dans mon dos. Il disait :

« Tout a commencé quand j'ai appris que Cathy avait été mêlée de près à l'affaire des orphelins de Blacos. Je me documentais. J'avais envie d'écrire quelque chose sur ce coin de terre. J'ai pensé à Cathy qui est née ici. Et en lisant les vieux journaux, j'ai appris qu'elle était de la famille des orphelins. J'ai profité d'un voyage à Paris pour lui en parler. Je tombais mal. Elle était en pleine crise de séparation. Je ne connaissais pas Richard. Je n'avais jamais rien lu de cet écrivain de deuxième rang publié par un obscur éditeur de province. J'ai entendu son récit à travers ses larmes. Pas facile d'en démêler les fils. Je ne voulais rien savoir de Richard, mais je la laissai parler. Entre deux crises de larmes, on revenait à Blacos et je prenais des notes. Comme je la voyais tous les jours depuis une bonne semaine, Kimberley, qui m'avait suivi, a fait une crise de jalousie. J'étais coincé entre deux garces. Et je m'accrochais à mon projet. Chaque jour, j'arrivais chez Cathy dans un sale état. C'était toujours Kimberley qui décidait ce qu'on buvait et en quelle quantité. À midi, je n'étais plus bon à rien. Et c'est dans cet état que je me projetais dans le double récit de Cathy : Richard d'un côté, qui avait disparu suite à une dispute orageuse ; et Blacos de l'autre, autrement dit ce que m'avait appris la lecture des vieux journaux et ce que Cathy savait des personnages. Je m'alimentais ainsi tous les jours. Et Kimberley me harcelait. Après dix jours de cet enfer, elle s'est mise dans la tête d'acheter la ferme de Blacos. Je la voyais venir. Non seulement elle fait ce qu'elle veut de son pognon, mais en plus elle m'en fait profiter... à condition que je travaille pour elle. J'en ai parlé à Cathy.

— Dick n'a pas les moyens d'acheter cette ferme, me dit-elle. Il ne possède rien. Et il ne possédera jamais rien.

Richard avait aussi dans l'idée d'acheter la ferme ! Mais avec quel argent ? J'en ai parlé à Kimberley. Elle ne connaissait pas Richard. Mais l'idée l'intéressait.

— Je vais faire ce qu'il faut, dit-elle. Et tu feras exactement ce que je te dis.

Le combat s'est engagé. Entre deux femmes, dont l'une me nourrissait. Je ne voulais pas trahir Cathy. Elle savait que Kimberley achèterait la ferme pour enfermer Richard et que celui-ci écrirait le roman où elle, Cathy, est un personnage de tragédie familiale. J'ai donc été chargé d'empêcher Richard d'habiter cette maudite ferme. Sachant que Kimberley

l'achèterait. Voilà où j'en étais. Et du coup, je me suis dit que je tenais là la matière d'un bon scénario. »

Nous étions assis près de la cheminée, les yeux levés vers la poutre qui traversait toute la pièce. Plusieurs crochets y étaient vissés, mais il était impossible de savoir lesquels avaient servi à pendre les parents des orphelins. Bradley les avait examinés un à un. Puis il s'était assis et m'avait raconté ses sornettes. Son histoire ne tenait pas debout. Il prit le temps de me prouver le contraire. Après tout, s'il tenait à faire de moi un personnage, pourquoi ne pas lui rendre la pareille ?

« Mmmm... fit-il. Je peux dire que je tiens un scénario. Il ne me reste plus qu'à inventer la fin, parce que parti comme on est, une fois les crises de ces dames assouvies, on recommencera. Moi avec Kimberley, qui vous laissera tomber avant l'été prochain. Et vous avec Cathy qui me fera passer pour un profiteur...

— Non ! Non ! Cathy et moi, c'est bien fini ! Quant à Margarita...

— ...Kim...

— ...je ne sais pas. Je n'écrirai peut-être rien. Je vous laisse imaginer toutes les horreurs que le procès des orphelins n'a pas révélées. Du cinéma ! Cathy vous tuera si vous la mêlez (comme vous en avez l'intention) à votre production hollywoodienne¹. Mais vous avez raison, je n'écrirai pas le récit de notre après-midi². Margarita, ou Kimberley selon que cette mécène appartient à votre film³ ou à mon récit en formation, m'aura abandonné avant. Que deviendrai-je sans l'aliment nécessaire et, je dois l'avouer, le confort qui s'ensuit ? Vous en direz peut-être un mot dans votre film...

— Pour cela, il faudra attendre une complète résolution du drame. Je ne peux rien prévoir. Je suivrai le fil jusqu'à sa rupture...

— Rupture qui, selon vous, vous replacera dans le giron de Kimberley et moi-même chez Cathy qui m'encouragera à reprendre votre personnage d'Anselmo afin de dénoncer vos manigances d'industriel du spectacle.

— Je me défendrai, ne vous inquiétez pas. Puis-je cependant vous demander un service... d'homme de spectacle à homme de Lettres... ?

— *I presume* qu'il vous serait agréable que je tinsse ma langue jusqu'à ce que les choses reviennent à leur point de départ : Bradley avec Kimberley et Richard avec Cathy...

— Certes... je n'oublie pas Richard avec... Margarita...

— J'y penserai avant qu'elle ne me supprime le décor⁴. Si toutefois les choses arrivent comme vous voulez qu'on les filme.

— *I presume...* »

Les ouvriers arrivèrent un mois plus tard. Bradley et Cathy s'étaient envolés vers l'Amérique d'Hollywood. Margarita avait réuni une documentation complète dans le but de guider

l'architecte. La ferme devait retrouver son aspect d'origine. Pour les personnages, on ferait venir des mannequins fabriqués par un spécialiste hollywoodien ami de Bradley. On lui envoya de vieilles photos représentant des ouvriers agricoles de l'époque du drame des orphelins. On réussit même à reproduire les trois orphelins et leurs parents. Ceux-ci furent pendus à la poutre, œuvre d'un artiste de je ne sais plus quel courant californien. Un garrot, avec un bourreau très réaliste, fut installé dans le patio. Marco y agonisait d'une façon si réelle que je faillis m'évanouir en applaudissant. Juanito, sur le modèle d'une photographie, nourrissait des poules dans la cour. Et ainsi de suite. Le décor était planté. Si Stephen Spielberg souhaitait apprécier le décor avant même que Bradley en eût terminé avec son scénario à la noix, il ne tenait qu'à lui de répondre à la chaleureuse invitation de Kimberley.

Cependant, aucun mannequin ne remplaça Cathy. Margarita s'y opposa. Bradley, informé de cette difficulté, finit par abandonner le scénario qui fut repris par une série d'autres scénaristes jusqu'à un parfait accord avec le style du cinéaste lui-même. Je n'ai pas assisté au tournage. Margarita m'avait abandonné dans un hôtel sur une île des mers chaudes. Comme je n'avais pas les moyens du retour, j'ai fait ce que j'ai pu pour survivre. Je me demande d'ailleurs encore ce qui me serait arrivé si Cathy n'avait pas tué Bradley (*voir note 4*). Margarita refuse obstinément de s'entretenir avec moi de cette hypothèse trop romanesque à son goût. Le temps a passé. Vingt ans je crois. Et maintenant, bien à l'abri dans la maison des orphelins, chouchouté par une bien vieille Margarita-Kimberley, je m'attends à voir apparaître Cathy sur la route, en iguane ou autre chose, je ne sais pas, mais sans Pablo⁵.

NOTES

¹ En effet, Cathy F. assassina le scénariste américain Bradley Lee à l'automne de l'année qui suivit les événements relatés dans ce récit de Richard Dickson.

² Il faudrait ici raconter comment Richard Dickson l'écrivit finalement...

³ Une production de Stephen Spielberg. Mais Bradley Lee, alors décédé, ne figure pas au générique pour des raisons que Richard Dick n'a pas élucidées.

⁴ Kimberley K. renouera de durables relations avec Richard Dickson pendant le procès de Cathy F. qui fut condamnée à vingt ans de prison. Un temps que Richard mit à profit pour augmenter la matière de son récit dont ces pages sont l'ébauche.

⁵ Le mannequin de ce personnage, ainsi que tous les autres, fut restitué à leur créateur californien après le tournage du film de Spielberg. Richard Dickson avait insisté auprès de Kimberley K. qui résista encore longtemps à ce sacrifice. Aujourd'hui, le couple vit dans cette maison complètement nettoyée des signes du passé. C'est une demeure tout ce qu'il y a de plus moderne. Et si on s'arrête sur la route, de ce point de vue fort fréquenté il est possible, à l'aide de jumelles, d'observer derrière la fenêtre de son bureau le visage inquiet de Richard Dickson.